

"SARCASME ET HUMOUR DANS L'ENFANT DE JULES VALLES"

RESUME

Nom: P.A. Tatartcheff

Titre: "Sarcasme et humour dans L'Enfant de Jules Vallès"

Département de langue et littérature françaises

Grade: M.A.

L'Enfant est un roman autobiographique, c'est-à-dire que le récit est fondé sur les souvenirs des premières années de la vie de l'auteur; ce sont, toutefois, des souvenirs repensés et réinterprétés à la suite d'une vie mouvementée et engagée.

Vallès fut avant tout un journaliste militant dont les positions idéologiques se retrouvent dans toute son Oeuvre. La trilogie de Jacques Vingtras n'est cependant pas un manifeste; l'auteur y laisse libre cours à sa verve, maniant avec maîtrise l'humour et le sarcasme, qui représentent pour lui la "soupape de la liberté".

Dans ce travail, nous analysons les mécanismes du sarcasme et de l'humour: les astuces de style, les figures de rhétorique dont se sert Vallès. Mais nous tenons également compte des intentions de l'auteur, et nous tâchons finalement de souligner les rapports entre le style, le mode narratif, et l'idéologie de Vallès.

"Sarcasme et humour dans L'Enfant de Jules Vallès"

by

P.A. Tatartcheff

A thesis submitted to the Faculty
of Graduate Studies and Research
in partial fulfilment of the
requirements for the degree of
Master of Arts.

Department of French Language and
Literature
Mc Gill University
Montreal

August 1972

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier M. M. Angenot qui s'est chargé de la direction de cette thèse et dont les conseils m'ont permis de la mener à bon port.

Je tiens également à remercier M. J. Launay pour sa gentillesse et ses encouragements pendant les quelques années que j'ai passées dans le département.

Je tiens finalement à remercier tout particulièrement ma grand-mère, Mme H. Mentha. Si elle ne m'avait hébergé et encouragé pendant la rédaction de ce travail, il ne serait pas.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	p.	1
CHAPITRE PREMIER: Jacques Vingtras.....	p.	14
CHAPITRE II: Mme Vingtras.....	p.	35
CHAPITRE III: Le Père Vingtras, Bergougnard, le Collège	p.	65
CONCLUSION.....	p.	91
BIBLIOGRAPHIE.....	p.	103

A lot of people don't have much food on their table,
But they got a lot of forks,
And knives,
And they gotta cut sumptin'.

Bob Dylan

"Talking New York"

INTRODUCTION

Jules Vallès entretint longtemps le projet d'écrire un roman social sur la période 1848-1871; ce devait être l'histoire de ce qu'il appelait la génération des vaincus, c'est-à-dire les révolutionnaires de 1848 dont les espoirs avaient été anéantis par le coup du 2 décembre 1851. Il ne le réalisa jamais, mais donna à la place Jacques Vingtras, roman autobiographique en trois volumes, dont le premier, L'Enfant, couvre à peu près la période 1832-1849. Dès sa publication, une première version en feuilleton dans "Le Siècle" en 1878, puis en librairie chez Charpentier en 1879 sous le pseudonyme Jean La Rue, - car Vallès est encore en exil à Londres -, L'Enfant est salué par une salve de critiques hostiles, vu les jugements sur l'Université, la morale bourgeoise, et, tout particulièrement, la famille.

Ce n'est pas seulement la position idéologique de l'auteur, qui passa toute sa vie à militer contre les institutions et les opinions conformistes, mais aussi le ton et le style qui rebutent une partie du public. Le ton s'affirme d'emblée avec la dédicace: "A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège, qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents...". Quant au style, voici ce qu'en dit Verlaine:

M. Vallès, lui, à la note gaie, féroce-
 gaie, la note 'mauvais garçon', non comme
 Vitton-le-grand, mais comme Hégésippe Mo-
 reau, avec la haine (rédemptrice!) de Béran-
 ger et l'âpreté sincère en plus. Son comi-
 que qui va jusqu'au Cocasse, jusqu'à cet ab-
 solu dans le comique, le Cocasse, monte du
 pince-sans-rire et de Sterne, non imité, jus-
 qu'à l'insistance et la redondance comiques
 que font Molière si grand de simplicité lour-
 de et comme primitive. Mais encore ici c'est
 le cas de le dire que la gaieté est triste;
 elle raille et ne vit pas pour rire seulement,
 c'est des autres et de lui-même, et non de
 leurs vices et des siens, que l'auteur fait
 ces belles gorges chaudes et sonne ces francs
 éclats de rire...¹

Nous reproduisons cette citation en longueur parce que c'est pré-
 cisément cet aspect de l'art de Vallès que nous allons étudier
 dans L'Enfant. G. Gille, dans son érudite thèse sur Vallès, re-
 marque que celui-ci "...n'a jamais pu (ou su, ou voulu) exposer
 un problème spécifique avec sang-froid ou développer une idée
 avec logique: au second paragraphe, il prend le chemin des
 écoliers, oublie le sujet proposé et se raconte lui-même".²
 C'est un chemin pavé d'humour, de pointes d'ironie et de sar-
 casme qu'il emprunte; en parcourant celui-ci d'un oeil critique,
 nous allons tenter de dégager la façon dont il se sert de ces
 figures, c'est-à-dire leur relation au contenu, et proposer
 quelques explications sur le rapport entre le style, la pensée,
 et la personnalité de l'auteur.

¹Paul Verlaine, "Les romanciers actuels et la religion",
 in Oeuvres Posthumes Tome II, Chap. VI (Paris: Albert Messein,
 1923), pp. 84-85.

²Gaston Gille, Jules Vallès 1832-1885. Ses révoltes, sa
 maîtrise, son prestige. (Paris: Jouve et Cie, 1941), p. 84.

Il s'agit cependant de proposer une définition de ces termes, particulièrement de l'humour et du sarcasme.

Il est malaisé de définir avec précision le sarcasme sans avoir recours à des termes qui en sont très proches, sémantiquement. Les dictionnaires et les encyclopédies tournent la difficulté en donnant des définitions circulaires, les accompagnant parfois d'exemples provenant de diverses autorités en la matière. Le Robert définit le sarcasme comme étant une "moquerie poignante et amère". Sous MOQUER, on peut lire: "Railler une personne ou une chose, la tourner en ridicule, en faire un objet de dérision ou de plaisanterie". Et sous RAILLERIE: "Action ou habitude de tourner en dérision les gens et les choses". La rubrique IRONIE ne jette pas plus de lumière sur le sens.

Il est plus facile d'aborder le problème, ainsi que le font certains auteurs, en analysant et en comparant ensemble l'humour et le sarcasme. Il s'agit cependant de considérer en premier lieu l'humour qui semble à première vue un phénomène plus insaisissable que le sarcasme. Le Larousse le ramène à une forme de raillerie (dissimulée sous le sérieux), et continue, sous HUMOUR NOIR: "celui qui souligne avec cruauté, amertume et parfois désespoir l'absurdité du monde". Le monde est donc, à priori, absurde! Le Robert ajoute à la notion de dissimulation: "Forme d'esprit qui consiste à présenter ou à déformer la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites".

Quelques notions, cependant, dans cette dernière définition, serviront à cerner davantage le concept de l'humour. Il y a d'abord manière de présenter ou déformer, c'est-à-dire qu'il existe un certain décalage entre la réalité et sa représentation; ceci correspond à une intention de l'auteur qui n'en dégage que certains aspects. La notion de décalage est également entretenue par Escarpitt et Baldensperger, ce dernier proposant cette définition: "L'humour réside essentiellement dans une sorte d'inadéquation, de disconvenance entre l'idée et l'expression, le fond et la forme, l'inspiration et les procédés, le sentiment et le ton, l'impression produite par le monde extérieur et sa manifestation chez l'humoriste".¹ Escarpitt insiste par ailleurs sur la nécessité d'un étalon de normalité. W.F. Fry, dans son étude sur l'humour, cite un passage de Freud soutenant que l'humour procurait une sensation de plaisir dérivée de la suppression de certaines inhibitions; l'esprit (Wit) était caractérisé comme étant un moyen particulier d'association d'idées, moyen rejeté et soigneusement évité dans tout système de pensée sérieux.² (Voir note) Nous retenons quatre points qui nous paraissent importants: il y a décalage, rendu possible par l'existence d'un étalon de normalité; ce décalage correspond à une intention, et en plus, rend possible une certaine forme de communication.

¹F. Baldensperger, Etudes d'Histoire Littéraire, I (Paris: Hachette, 1907), p. 217.

²W.F. Fry, Sweet Madness: A Study of Humor (Palo Alto California: Pacific Books, 1963), p. 59.

Note: "He maintained that pleasure obtained in humour results from a 'removal of inner inhibitions'".

"Wit was characterized as making use of a means of connection (of ideas) which is rejected by, and carefully avoided in serious thinking".

Avant d'entreprendre une comparaison de l'humour et du sarcasme, notons que dans les citations ci-dessous, le mot ironie est employé; nous nous en tenons aux définitions traditionnelles qui font du sarcasme une ironie particulièrement amère et acerbe. Nous donnerons cependant plus loin une définition plus précise de l'ironie.

A. Haury affirme que l'humour et l'ironie ont en commun "l'allégorie et toutes les figures de rhétorique", et qu'ils s'opposent "tous deux à l'expression directe".¹ Il ajoute que "l'ironie se hausse à l'absolu de l'intelligence tandis que l'humour s'individualise dans le relatif d'une sensibilité morale et physique".² Nous sommes également d'avis que l'humour et l'ironie (sarcasme) reposent sur les mêmes bases, représentées par les quatre caractéristiques mentionnées plus haut. V. Jankélévitch abonde dans le même sens, quoiqu'il donne à l'ironie une signification beaucoup plus large: "Bien que toute connaissance n'ironise pas ouvertement sur son objet, on peut appeler la conscience une ironie naissante, un sourire de l'esprit".³ (André Breton, cependant, cite L.P. Quint qui fait de l'humour une "révolte supérieure de l'esprit".⁴) Il nous semble que la comparaison suivante fait le point dans un langage plus abordable:

¹Auguste Haury, L'Ironie et l'humour chez Cicéron (Paris: C. Klincksieck, 1955), p. 35.

²Auguste Haury, Ibid., p. 40.

³Vladimir Jankélévitch, L'Ironie (Paris: Flammarion, 1964), p. 22.

⁴André Breton, Anthologie de l'humour noir (Paris: Livre de Poche, J.J. Pauvert, 1966), p. 12.

L'humour, au contraire, n'est pas sans sympathie. C'est vraiment le 'sourire de la raison', non le reproche ni le dur sarcasme. Alors que l'ironie misanthrope garde par rapport aux hommes l'attitude polémique, l'humour compatit avec la chose plaisantée; il est secrètement complice du ridicule, se sent de connivence avec lui.¹

Il va de soi que les définitions que nous allons proposer de l'humour et du sarcasme sont essentiellement fonctionnelles, c'est-à-dire qu'elles sont en rapport étroit avec notre travail sur L'Enfant. Il n'y entre donc pas de spéculation psychologique ou philosophique, pas plus qu'il s'agit de chercher querelle à celles des auteurs mentionnés ci-dessus. C'est, d'ailleurs, en dehors du domaine de notre compétence.

A partir des commentaires précédents, il nous semble raisonnable d'affirmer que l'humour et le sarcasme présentent tous deux les mêmes caractéristiques fondamentales.

En premier lieu, ils sont métaphoriques (ou allégoriques). Selon Jankélévitch: "Notre langage est naturellement allégorique ou pseudologique, entretenant avec la pensée qu'il a soi-disant charge d'exprimer une relation complexe et plus ou moins médiate".² L'humour et le sarcasme entretiennent une relation analogue avec le langage, en ce qu'ils se réfèrent à un certain usage de celui-ci, usage fondé sur une façon particulière de percevoir

¹Vladimir Jankélévitch, Op. cit., p. 184.

²Vladimir Jankélévitch, Op. cit., p. 45.

le monde qui n'est pas nécessairement évidente (perception de l'auteur, et à la limite, vision du monde). Ils risquent de passer inaperçus si le lecteur n'est pas en possession de certaines données culturelles (historiques ou idéologiques) qui rendent leur identification possible et ainsi leur compréhension.

Ils représentent, cependant, non seulement une intention mais aussi un moyen de communiquer la façon de percevoir le monde de l'auteur (à la limite, ce serait la vision du monde de Goldmann, mais ceci constitue un autre sujet d'étude puisqu'il s'agit d'un phénomène de classe et non individuel), et ceci à l'intérieur d'une certaine forme littéraire.

Cette communication est fondée sur une forme de décalage, (Baldensperger l'appelle inadéquation dans un passage cité plus haut) et Baldensperger en indique un certain nombre. Ces diverses formes de décalage se ramènent à une question de niveaux d'interprétation (d'où la notion de métaphore, le décalage étant le signe d'une interprétation particulière, humoristique ou sarcastique). Car même dans des formes de comique burlesque, si le lecteur (auditeur, spectateur) n'est pas en possession des conventions du genre, il risque de n'y voir qu'incohérence ou cruauté. Mais c'est précisément ce décalage qui non seulement indique mais en quelque sorte concrétise les valeurs authentiques de l'oeuvre (qu'on pourrait rapprocher de ce que d'autres appellent l'étalon de normalité) "Ces valeurs n'existent que sous une forme abstraite et conceptuelle dans la con-

science du romancier où elles revêtent un caractère éthique. Or les idées abstraites n'ont pas de place dans une oeuvre littéraire où elles constitueraient un élément hétérogène".¹ En d'autres mots, le décalage est en quelque sorte le mécanisme (ainsi que le signe de l'humour et du sarcasme) qui fait ressortir comme telles les fausses valeurs qui régissent le monde dans L'Enfant, et par opposition, les valeurs authentiques qui sont à la base de l'oeuvre.

Il reste cependant à différencier l'humour et le sarcasme (ou raillerie amère, donc cela vaut également pour la raillerie). Il y a une opposition relative entre ces deux termes qui se retrouve dans tous les écrits qui les abordent. En voici quelques exemples:

<u>Auteur</u>	<u>Humour</u>	<u>Sarcasme</u>
Bergson ²	Descendre plus bas à l'intérieur du mal mais avec plus d'indifférence (plus scientifique)	Se soulever plus haut vers l'idéal (plus oratoire)
Haury ³	S'individualise dans le relatif. Plus familier	Se hausse à l'absolu de l'intelligence Plus distinguée
Jankélévitch ⁴	Sympathie Sourire de la raison	Attitude polémique Sourire de l'esprit
Morin citée par Jankélévitch ⁵	Relativité généralisée Exclusif de tout observateur privilégié.	Dogmatisme raisonnable. Accrochée à des points fixes.

¹Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman (Paris: Collection Idées, Gallimard, 1964), p. 33.

²Henri Bergson, Le Rire in Oeuvres (Paris: P.U.F., 1959), pp. 447-448.

Voir références 3,4 et 5 sur page suivante.

Il semble qu'il soit fondamentalement question de distance, de position de la conscience (source, auteur) par rapport à l'objet (personne ou chose) d'humour ou de sarcasme. Dans le sarcasme, il y a mouvement du regard vers l'objet du sarcasme, excluant donc la conscience du processus et entraînant de la part de celle-ci un jugement dévaluateur fondé sur un système de valeurs spécifiques. Au contraire, dans l'humour, il n'y a pas de mouvement ou de direction propre du regard, d'où la notion d'absence d'observateur ou celle d'un plongeon dans le sujet (le mal etc.). Le regard est en quelque sorte transcendant, dans le sens qu'il est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la scène. La conscience se rend compte de l'ambiguïté de la situation où elle est perçue (jugée) en même temps qu'elle perçoit (juge). D'où l'impression de sympathie et d'absence de jugement. Il faut cependant noter que l'humour peut être aussi cruel que le sarcasme (voir, par exemple, L'Anthologie de l'Humour Noir d'André Breton) avec toutefois la distinction qu'il est plus égalitaire.

Il reste à définir l'ironie dont il existe nombre d'interprétations. Dans cet essai, sauf contre indication (avec référence), nous nous référons à l'article IRONIE dans le Répertoire des Figures de Rhétorique de B. Dupriez dans lequel se

³Auguste Haury, Op. cit., pp. 40-43.

⁴Vladimir Jankélévitch, Op. cit., p. 22 et p. 184.

⁵Vladimir Jankélévitch, Op. cit., pp. 186-187.

trouve cette remarque: "Selon Préminger, dans l'ironie l'auteur est seul conscient du vrai sens de sa phrase. Si le lecteur ne peut avoir aucun doute sur les intentions véritables de l'auteur, l'ironie tourne au sarcasme...".¹ D'autre part, l'auto-ironie s'approcherait de l'humour; il est donc nécessaire d'examiner chaque exemple séparément.

Nous avons souligné le fait que l'humour et le sarcasme sont mis en évidence comme tels par une certaine forme de décalage (inadéquation). Du point de vue méthodologique, nous croyons pouvoir, dans L'Enfant, en distinguer six formes principales:

- 1- Décalage entre fond et forme
 - a) style (noble, vulgaire) et contenu (noble, vulgaire)
 - b) personnage et son langage
 - c) idée et son expression
 - d) ton et sentiment
- 2- Décalage entre une situation et son interprétation
C'est-à-dire entre le monde et sa perception par l'auteur (d'où est souvent dérivé l'humour de situation)
- 3- Décalage entre un acte et ses conséquences
Un exemple serait ce qui est communément appelé ironie du sort
- 4- Décalage par suspension de valeurs (ou arrêt de jugement)
Par exemple, la suspension du jugement philosophique donnerait lieu à des incohérences, sophismes etc. (aussi arrêt de jugement moral, affectif, idéologique...)
- 5- Décalage provenant de l'interférence de séries
Lorsqu'il existe deux développements parallèles qui ne sont pas en relation directe, un décalage potentiellement humoristique ou sarcastique peut être obtenu en les croisant. (par exemple rêverie et réalité, deux conversations etc.)
- 6- Dans L'Enfant en particulier, à cause du mode narratif, il y a également possibilité de décalage entre Jacques narrateur et Jacques enfant.

¹Bernard Dupriez, Répertoire des Figures de Rhétorique (La Librairie des Presses de l'Université de Montréal, 1971).

Nous ne prétendons pas donner une liste exhaustive mais il nous semble que cette classification est suffisante pour l'étude des formes d'humour et de sarcasme que nous rencontrerons dans L'Enfant. Nous ne donnons pas, cependant, une liste de procédés tels que la litote, l'hyperbole, la métabole etc. qui peuvent être employés dans nombre de formes différentes de décalage. Nous nous bornerons à constater, lorsqu'il y a lieu, l'emploi répété d'un procédé dans la relation de certains épisodes ou en rapport à certains personnages.

Dans le texte, l'humour et le sarcasme proviennent essentiellement des personnages, de leur caractère, de leur comportement et de leur interaction. Les institutions, les traditions, les structures de la société, lorsqu'elles sont visées, le sont presque inévitablement à travers les divers personnages et leurs rapports avec elles. Chacun des trois personnages principaux, Jacques Vingtras, la mère Vingtras et le père Vingtras, mérite d'être traité séparément, soit qu'il fournisse une optique différente sur l'action, soit qu'il serve de prétexte à une forme particulière de critique, soit que son caractère donne lieu à une forme spéciale d'humour ou de sarcasme.

L'Enfant est un roman autobiographique dans lequel Jacques joue le double rôle de narrateur et d'acteur. Il est à la fois participant, témoin, et interprète, ce qui exige une analyse qui diffère de celle des autres personnages en ce qu'elle doit

rendre compte du décalage possible entre ces rôles. Il ne s'agit pas tellement d'analyser un caractère que de distinguer les aspects de son comportement sur lesquels insiste l'auteur, par exemple, ses relations avec sa mère (habillement, règles de conduite) ou avec ses maîtres (imitation, préceptes divers).

La mère Vingtras représente, en dehors de son caractère propre, la tyrannie familiale. Elle est, auprès de son fils, l'interprète inlassable de la société, et tente de lui inculquer ce qu'elle croit être une vision du monde authentique. Il importe de distinguer les divers sujets d'humour et de sarcasme qui la touchent, car c'est parfois le personnage, parfois la société (ou les deux) qui est visé. En traitant un à un les différents aspects de son caractère, nous pouvons ainsi plus aisément dégager les intentions de l'auteur.

Le père Vingtras fournit une perspective différente sur le monde de l'Université puisqu'il est à la fois professeur et père de Jacques. Dans le récit, cependant, il passe presque au second plan: présence plutôt abstraite et fugitive. Du monde du collège, seul Bergougnard est traité plus que sommairement, et alors comme objet de haine. Les autres professeurs sont aisément groupés sous quelques stéréotypes.

CHAPITRE PREMIER: JACQUES VINGTRAS

Jacques Vingtras, *L'Enfant*, diffère de tous les autres personnages du récit en ce qu'il fait fonction de narrateur; il ne l'est pas exclusivement, cependant, car c'est manifestement l'auteur, donc Jacques adulte, qui ordonne le déroulement du récit. En d'autres mots, l'auteur écrit son histoire, vue à travers les yeux d'un enfant, mais pensée, organisée, et surtout racontée avec toutes les ressources que possède un adulte. Il introduit volontiers un chapitre ou une scène au passé, pour sauter ensuite dans un présent narratif, donnant la parole au narrateur et ajoutant au récit toute une dimension de réalisme, une impression d'action et d'immédiat qui reste absente de la plupart des romans autobiographiques. C'est ainsi, d'ailleurs qu'il commence le récit:

Ai-je été nourri par ma mère? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté; j'ai été beaucoup fouetté.
Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants...¹

La transition entre le souvenir exprimé au passé et sa mise en scène au présent est abrupte mais fonctionnelle: le lecteur est plongé dans le récit. Un effet semblable est produit par l'emploi des titres, tels "*Mes Humanités*"², ou "*La Saint-Antoine*"³,

¹Jules Vallès, *Jacques Vingtras: L'Enfant* (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 13.

²*Ibid.*, p. 314.

³*Ibid.*, p. 90.

qui font le raccord, avec parfois une pointe de raillerie, entre l'auteur et le narrateur. Cet emploi du présent est un procédé que Vallès ne cherche pas à dissimuler: l'apparence de réalisme, d'objectivité en est d'autant plus convaincante.

Ce mode narratif offre d'ailleurs une source facile d'humour et un instrument non négligeable de sarcasme. D'humour lorsque l'auteur tourne un regard moqueur sur lui-même, de sarcasme lorsqu'il le projette sur certains personnages et institutions. Il doit, c'est évident, y avoir une certaine discordance entre Jacques enfant et Jacques narrateur, et c'est de cette discordance que ressort souvent l'humour ou le sarcasme. Jacques ne peut ni voir ni interpréter le monde comme il le fait dans le récit, puisqu'il est né et qu'il grandit dans le milieu qu'il décrit avec un degré de conscience improbable et un coup d'oeil féroce. Qu'il se serve d'une tournure de phrase ou qu'il fasse des réflexions hors de caractère suffit à faire jaillir le rire ou la moquerie. Le fait que Jacques atteint presque dix-sept ans à la fin du récit modifie cependant cette forme de comique puisque la distance entre l'auteur et le narrateur est considérablement réduite. La présentation, la perception des autres personnages, le père et la mère particulièrement, changera également, pour la même raison. Jacques, plus âgé, sera plus apte à voir les motifs derrière les actes; la raillerie prendra une autre tournure et sera souvent atténuée par une vision plus compréhensive, plus humaine des personnages. A mesure que le récit se poursuit et que Jacques

grandit, toute une forme d'humour ayant trait à sa condition d'enfant, turbulence, naïveté, insécurité dans un monde souvent incompréhensible et cruel, disparaîtront également.

Si l'on ne considère que le personnage de Jacques, il n'y a comme possibilités que l'humour et l'ironie, celle-ci laissant toujours subsister un doute quant aux intentions exactes de l'auteur. Toute raillerie ou sarcasme seraient au deuxième degré, la conduite de Jacques, par exemple, servant également, par inférence, de critique de ses parents ou de leurs méthodes d'éducation. Car la raillerie et le sarcasme sont une action, un jugement d'une conscience sur une autre, sans, cependant, y être elle-même impliquée autrement.

De ce fait, la plupart des instances d'humour ou d'ironie porteront sur le caractère de Jacques ainsi que sur sa condition d'enfant grandissant dans un monde peu compréhensible, souvent incohérent et cruel (surtout pour quelqu'un qui n'en a pas encore assimilé les conventions ainsi que les bizarreries). C'est sur ce fond que travaille Vallès, usant de divers procédés et figures de style pour accentuer tel ou tel aspect comique, ou pour décrire une scène cocasse. Jacques est un enfant opprimé, victime de parents très durs qui lui rendent la vie souvent misérable, mais il n'en est pas pour autant un enfant modèle, sage, effacé. Il est, au contraire, assez turbulent, souvent engagé dans quelque escapade: il projette de s'enfuir de la maison

et tente de s'associer quelques copains aussi malheureux que lui; il bombarde une rue de cailloux un jour qu'il se croit assiégé par une bande rivale; il aime particulièrement la campagne parce qu'il y peut gambader et donner libre cours à son humeur batailleuse. Il est aussi plutôt maladroit ce qui lui attire des gifles probablement méritées.

L'auteur exploite cet aspect de son personnage, esquisant en quelques lignes une description humoristique de son besoin d'activité:

J'arrivai à la retenue en retard et couvert de suie, - je trouvai moyen, sous prétexte de besoins urgents, d'aller flâner dans le gymnase, où je décrochai un trapèze et faillis me casser les reins; je bâclai mon pensum, bus un peu d'encre, et six heures arrivèrent. ¹

Le mouvement, la vivacité est rendue par l'accumulation de détails disparates; ils s'enchaînent, cependant, pour donner une esquisse concise et plausible d'un enfant énergique faisant de mauvaise fortune, - la retenue, - bon coeur. Le regard un peu moqueur, qui est celui du narrateur tourné sur lui-même, ajoute à l'humour de la scène, introduit un degré de conscience qui serait celle de l'acteur qui s'observe tout en jouant un rôle, - et qui sourit en songeant qu'il pourrait bien oublier que ce n'est qu'un rôle. Ce n'est pas seulement en pleine activité que l'auteur dépeint

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 218.

Jacques avec humour. Ainsi, à une distribution de prix: "J'écoute les discours en silence et en me fourrant les doigts dans le nez, avec peine, car mes manches sont trop longues".¹ L'humour ressort, dans cet exemple, du rapprochement de deux éléments discordants (... discordance sémantique), la discordance étant accentuée par le fait qu'il insiste sur la façon dont Jacques se met les doigts dans le nez. Que ses vêtements l'en-travent dans cette opération est également significatif car son habillement lui sera une source constante de mésaventures et d'humiliations.

Jacques se plonge volontiers, comme tous les enfants, dans des rêveries qui varient selon son activité du moment. Ces escapades dans l'imaginaire sont souvent pertinentes, vu qu'elles lui procurent quelques instants de répit ailleurs que dans le monde de la famille ou du collège qui ne sont, ni l'un ni l'autre, très agréables. Un jour qu'il est puni pour avoir fait trébucher un pion dans la cour du collège, il découvre une copie de Robinson Crusoé; puis la nuit tombe et il est encore, (on l'a oublié), dans l'étude vide:

La faim me vient: j'ai très faim. Vais-je être réduit à manger ces rats que j'entends dans la cale de l'étude? Comment faire du feu? J'ai soif aussi. Pas de bananes! Ah! lui, il avait des limons frais! Justement j'adore la limonade! Clic, clac! on farfouille dans la serrure. Est-ce Vendredi? Sont-ce les sauvages? 2

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 64.

²Ibid., p. 136.

Il n'y a nulle part d'apitoyment sur le sort de Jacques qui a faim et froid; le roman, puis sa rêverie l'emportent de loin sur l'inconfort physique. Vallès exploite la situation pour ajouter une touche d'humour, se servant d'une interférence de séries, d'une part, l'enthousiasme suscité par le roman, de l'autre, la situation pénible.

Il y a aussi les désirs, les élans spontanés qui peuvent susciter le rire et parfois comporter quelques pointes dans le même mouvement. Tourmenté au collège et à la maison, débordé de travaux qui l'ennuient, Jacques songe à s'évader. Lorsqu'il a quelques moments de libre, il gambade; il a des "gaietés de Nègre".¹

Etre Nègre!
 Oh! comme j'ai désiré longtemps être Nègre!
 D'abord, les Nègresses aiment leurs petits.-
 J'aurais eu une mère aimante.
 Puis, quand la journée est finie, ils font des
 paniers pour s'amuser, ils tressent des lianes,
 cisèlent du coco, et ils dansent en rond.
 Zizi, bamboula! Dansez, Canada!
 Ah! oui! j'aurais bien voulu être Nègre. Je ne
 le suis pas, je n'ai pas de veine!
 Faute de cela, je me ferai matelot. 2

Il y a évidemment l'humour de caractère provenant de la naïveté d'un enfant qui s'enthousiasme à la suite d'histoires qu'il a lues ou entendues, et dont les clichés prennent pour lui une toute autre signification. Vallès ne manque pas non plus d'insérer une onomatopée amusante, et aussi, en passant, une raillerie

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 195.

²Ibid., p. 195.

à l'intention de la mère Vingtras. Mais au-delà de ces formes immédiates d'humour ou de raillerie, on retrouve une attitude caractéristique de Vallès, qui est celle de renverser, si possible, les valeurs idéologiques. Ainsi, les Nègres (comme les "Peaux-Rouges" ou les "Petits Chinois"), qui, lorsqu'ils ne sont pas exploités sont méprisés, ridiculisés, ou stéréotypés, - de bons enfants ("boys") - , sont pour Jacques un exemple de liberté, d'humanité, conceptions qui seront constamment opposées par Vallès aux institutions traditionnelles.

Une forme d'humour découle du penchant naturel qu'ont les enfants à imiter les grandes personnes. Les tout premiers modèles sont évidemment leurs parents, puis leurs professeurs; comme tout adulte, cependant, représente un supérieur à qui il est dû respect et obéissance, leurs actes sont considérés comme des signes de leur puissance. Puisque les enfants sont incapables de se comporter comme eux, ou d'accomplir les mêmes tâches, ils en sont réduits à imiter les actes qu'ils trouvent les plus symboliques de l'état d'adulte. Ainsi Jacques brûle d'envie de faire cirer ses chaussures comme tant de passants:

Il y a un décrotteur qui est populaire, qu'on appelle Moustache.
 Mon rêve est de me faire décrotter un jour par Moustache, de venir là comme un homme, de lui donner mon pied, - sans trembler, si je puis, - et de paraître habitué à ce luxe, de tirer négligemment mon argent de ma poche en disant, comme font tous les messieurs qui lui jettent leurs deux sous: 'Pour la goutte, Moustache!'. 1

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 69-70.

Il y a de l'humour dans la description, dans l'accumulation des détails exprimant l'ardeur et la naïveté que met Jacques à réaliser ce souhait, (Il le fera, plus tard.¹), qui ne signifie rien à personne d'autre qu'à lui-même; il ne formule même pas le désir d'être aperçu par ses camarades. Cependant, ce désir est partagé, sous une forme ou une autre, par presque tout le monde, et Vallès, peut-être inconsciemment, frappe une corde sensible.

Parfois le geste n'a aucun rapport avec l'état d'adulte sauf dans l'imagination des enfants, par exemple Jacques avalant des noyaux de prune "...pour faire l'homme",² devant ses petites cousines. D'autres fois, il imite certaines activités quotidiennes d'un homme: se raser: "Je racle, je racle, et je fais sortir de ma peau une espèce de jus verdâtre, comme si on battait un vieux bas".³ Vallès se sert d'une comparaison dévalorisatrice et un peu incongrue. Le passage est également amusant parce que Jacques est en train de se faire séduire par la femme d'un personnage influent. Mais l'auteur ne traite pas longuement des rapports de Jacques avec le sexe opposé. L'épisode de Mme Devinol n'est amusant qu'à cause du contraste entre l'écolier timide et ignorant, et la femme du monde ayant recours à des

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 178.

²Ibid., p. 185.

³Ibid., p. 335.

stratagèmes qu'il ne comprend pas; il s'ensuit des situations parfois un peu burlesques, telle la fin du chapitre, où ils sont surpris dans une auberge lorsque des camarades de classe de Jacques reconnaissent son pardessus et son chapeau, - à leur bizarrerie. Il y a également quelques pointes d'ironie, par exemple, lorsqu'ils sont assis dans une diligence et que Mme Devinol se serre contre Jacques pour permettre à un nouvel arrivé de s'asseoir: "Elle est bonne et se sacrifie; elle appuie à droite, elle est presque assise sur moi, qui en ai la chair de poule...".¹ L'ironie provient, évidemment, du décalage entre Jacques narrateur et Jacques enfant.

Les circonstances qui offrent des possibilités plus authentiques d'humour sont celles où des initiatives ou des désirs d'enfant sont décrits avec le langage d'un adulte. Tel l'épisode du cirque, où Jacques ramasse la cravache de l'écuyère Paola dont il devient éperdument amoureux: "J'veux la revoir. CETTE FEMME! Puis je reverrai aussi le chameau et l'éléphant".² La discordance entre la jeunesse du personnage et les sentiments exprimés dans un langage d'adulte, puis le contraste introduit cette fois par un intérêt tout à fait normal chez un enfant font ressortir l'humour d'une situation qui serait, autrement, plutôt banale.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 339.

²Ibid., p. 103.

Comme nous l'avons remarqué auparavant, Jacques, ainsi que, généralement, tout enfant, est tenu à respecter ses aînés. Il l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit de ses parents ou des autorités, ainsi que leurs préceptes et leurs enseignements. Il arrive, évidemment, que cette forme d'obéissance irréfléchie, - car réfléchir c'est contredire et contredire mérite des gifles,¹ suscite parfois des situations ridicules. Cette incrédulité face au monde, si elle fait rire aux dépens de l'enfant naïf, contient plus souvent une pointe de sarcasme dirigée contre ceux qui en sont responsables. Les quelques lignes citées ci-dessous forment une brève digression dans un passage qui traite de la passion violente de Jacques, âgé de dix ans, pour sa future tante:

Elle allait être la femme d'un autre! Elle me refusait, moi si pur. Je ne savais pas encore la différence qu'il y avait entre une dame et un monsieur, et je croyais que les enfants naissent sous les choux. Quand j'étais dans un potager, il m'arrivait de regarder; je me promenais dans les légumes avec l'idée que moi aussi je pouvais être père... 2

Le narrateur se moque doucement de lui-même: l'humour est fondé sur le caractère et la condition de l'enfant, sur la naïveté due à son âge rendue si frappante par l'expression "moi si pur". Il est normal que Jacques croie que les enfants naissent sous les

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 237.

²Ibid., pp. 33-34.

choux: c'est une supercherie si communément pratiquée. Mais que l'auteur le mette en scène dans un potager, - en proie à des émotions pseudo-paternelles à la vue des végétaux -, fait sauter aux yeux le profond ridicule de cette forme d'éducation. Vallès coupe la phrase, présente un tableau vivant, - Jacques se promène -, et se sert de deux termes du domaine de l'agriculture, "potager" et "légume", accentuant ainsi le contraste entre l'enseignement par euphémisme et les situations concrètes qui rendent celui-ci ridicule. Par ricochet, il raille le mode d'éducation et l'idéologie bourgeoises qui rendent les enfants idiots.

L'exemple suivant illustre un cas où l'humour provient du style plutôt que de la situation ou des personnages mais il s'y trouve également intention de sarcasme. Jacques est parfois envoyé chez sa marraine qui vit avec trois autres vieilles dames: on les appelle les "béates". Retenu à diner, il se fait offrir un oeuf comme traitement de faveur:

On tire cet oeuf d'un sac, comme un numéro de loterie, et on le met à la coque, le malheureux! C'est un véritable crime, un 'coquicide', car il y a toujours un petit poulet dedans. Je mange ce foetus avec reconnaissance, car on m'a dit que tout le monde n'en mange pas, que j'ai le bénéfice d'une rareté, mais sans entrain, car je n'aime pas l'avorton en mouillettes et le poulet à la petite cuiller. 1

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 30.

Dans le premier paragraphe, Vallès procède par accumulation: une comparaison légèrement discordante, une métaphore banale qui fait fonction d'hyperbole, - "c'est un crime", - qui sert à introduire un néologisme, "coquicide". Il y a une sorte de gradation ascendante couronnée par l'expression humoristique. Dans le second paragraphe, il oppose la reconnaissance et le dégoût, le précepte abstrait, - rendre grâce pour ce qui nous est DONNE, - et sa concrétisation un peu répugnante. L'usage de la métabole,¹ figure pour laquelle Vallès a une prédilection, souligne cette opposition.

Dans l'exemple ci-dessus, Jacques n'est certes pas maltraité, mais il est obligé de faire quelque chose qui est déplaisant. Il y a tout un domaine de comique, allant de l'humour noir à la farce, qui est fondé sur les mésaventures de Jacques victime des circonstances, de son éducation, ou de sa maladresse.

Vallès se sert souvent de ces infortunes mineures pour se moquer d'un autre personnage, de la mère Vingtras par exemple. Dans un épisode où Jacques, invité à souper, se conforme à toutes les règles de savoir vivre dictées par sa mère, il finit par provoquer le dégoût de son hôte, précisément à cause de ses manières ahurissantes; il y a raillerie par allusion:

¹Le terme métabole est employé tel que défini dans: Bernard Dupriez, Répertoire des figures de rhétorique (La Librairie des Presses de l'Université de Montréal, 1971).

Ma mère m'avait dit encore: 'Il faut se tenir écarté de la table; il ne faut pas avoir l'air d'être chez soi, de prendre ses aises.' Je m'arrangeais le plus mal possible, - ma chaise à une lieue de mon assiette; je faillis tomber deux ou trois fois. 1

Beaucoup plus tard, lorsqu'il sera en pension à Paris, le directeur de l'institution l'entend dire "Sacré matin!" lors d'une soirée:

"Môssieur Vingtras, me crie-t-il d'un bout de la table à l'autre, où avez-vous été élevé? Est-ce que vous avez gardé les vaches?
-Oui, monsieur, avec ma cousine.'
Il en perd la tête et devient tout rouge.
'Croyez-vous, medame!' dit-il à une voisine.
Et se tournant vers moi:
'Allez au dortoir!' 2

Le ridicule se retourne contre Legnagna, déjà défavorisé par son nom et par le portrait qu'en trace l'auteur, bien que Jacques soit nettement coupable d'un "paysannisme". Cette fois, c'est le complexe de supériorité qu'entretiennent les Parisiens à l'égard des Provinciaux qui est visé.

Il n'y pas que les parents et les autorités qui exercent une influence dans la vie d'un enfant: il y a aussi les livres. Vallès écrit, longtemps avant la publication de L'Enfant, un article intitulé "Les Victimes du Livre", dans lequel il parle déjà de Robinson et de ses rêves d'enfant mais dans lequel il parle aussi d'influences plus importantes, parfois tragiques: "Combien

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 219-220.

²Ibid., p. 344.

j'en sais dont tel passage lu un matin a dominé, défait ou refait, perdu ou sauvé l'existence".¹ Ce point de vue est, cependant, illustré avec humour dans L'Enfant, lorsque Jacques, ayant lu qu'on pouvait fabriquer des vitres avec de la colle de poisson, remplit ses poches d'écailles et de fiente:

Je le fis plus tard, mais la fermentation, au fond de la poche, produisit des résultats inattendus, à la suite desquels je fus un objet de dégoût pour mes voisins.
Cela ébranla ma confiance dans les récits des voyageurs, et le doute s'éleva dans mon esprit.²

Le cocasse de l'aventure, bien rendu par la dépersonnalisation de Jacques qui devient un "objet" de dégoût, est doublé d'une réflexion humoristique du narrateur, humoristique parce qu'il y a discordance entre le style très littéraire et, d'une part, le sujet très commun, de l'autre, le personnage trop jeune pour penser en ce langage.

Une des raisons pour lesquelles Jacques ne fait pas figure d'enfant martyr est précisément son imagination, sa turbulence, et sa maladresse, qui font souvent rire à ses dépens. Imitant les héros de ses lectures, il repousse, (avec sa fronde), un siège en règle, (malheureusement imaginaire), et casse plusieurs carreaux et un bras (le sien). Une autre fois, il s'exerce, sous l'oeil impatient de sa mère, à présenter un pot de fleurs,

¹Jules Vallès, Les Réfractaires (Paris: Editeurs Français Réunis, 1955), p. 143.

²Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 52.

car la fête de son père approche: "Je m'avance et je casse deux vases qui figurent le pot de fleurs; - c'est quatre gifles, deux par vase".¹ Dans toute la scène d'où est tirée cette citation, l'auteur se moque de l'attitude bornée de Mme Vingtras qui rend l'exercice ridicule et le geste contraint. S'il y a, cependant, allusion à sa brutalité, ce n'est qu'en passant, car Jacques fait souvent preuve de maladresse assez normale chez un enfant, et le lecteur est plutôt enclin à en rire qu'à le plaindre. Ce n'est, toutefois, pas la première indication que la valeur marchande à la maison soit des gifles plutôt que des francs. Au fait, Vallès donne presque dans l'humour noir.

D'autre part, Jacques se fait aussi rouler par sa mère, car elle profite de son autorité et de l'inexpérience de son fils pour imposer sa volonté. Lorsqu'ils mangent du gigot, Jacques le voit réapparaître à chaque repas, camouflé sous différentes sauces, pendant toute une semaine. Parfois, il regimbe un peu:

'As-tu dit que tu l'aimais?
 -Je l'ai dit, lundi...
 -Et tu te contredis samedi! mets du vinaigre,
 -allons, la dernière bouchée! J'espère que tu
 t'es régalaré?... 2

Jacques est victime et du gigot et des sophismes de Mme Vingtras (Régaler est d'ailleurs un mot que la mère Vingtras emploie très

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 92.

²Ibid., p. 150.

volontiers, et souvent au détriment de la personne à laquelle elle s'adresse).

Un sujet à la fois d'humour et de sarcasme, et dont Vallès ne se lasse jamais, est l'habillement de Jacques. Son accoutrement, en charbonnier, lui vaut, à la suite d'une méprise, de passer une soirée à laver de la vaisselle. Lorsque sa mère vient le chercher, son apparition fait pousser des cris, évanouir des femmes, et donne un caractère burlesque à toute la scène. En tant que narrateur, il se comparera tantôt à un léopard ou à un "canard dont le derrière pousse",¹ tantôt à un vieillard ou à un infirmier. Les comparaisons sont toujours dépersonnalisantes, l'assimilant à des objets ou à des êtres anonymes, ce qui évoque le rire puisque cela évite au lecteur l'impression d'un être qui souffre. Jacques fait plutôt figure de polichinelle. Il y a toujours, cependant, une raillerie sous-jacente portant sur le mauvais goût et la prétention de Mme Vingtras qui a, pourtant, parfois de bonnes intentions. Comme Jacques grandit, elle tente de lui confectionner des costumes d'adulte, mais avec un succès mitigé: "Légitimiste aujourd'hui, bonapartiste demain, constitutionnel après-demain, c'est ainsi qu'on pervertit les consciences et qu'on démoralise les masses".² C'est une forme de raillerie par l'absurde, car Vallès se moque

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 272.

²Ibid., p. 273.

à la fois de Jacques qui a l'air ridicule, de la mère qui en est la cause, et, plus obscurément, d'un certain esprit bourgeois caractérisé par le manque de perspective (bien que ce ne soit d'aucune façon exclusif à la bourgeoisie). Il fournit un exemple encore plus explicite de ce genre d'humour teinté d'ironie lorsqu'il décrit l'effet ahurissant d'un pantalon neuf:

Tous les jeux de l'enfance me sont interdits.
Je ne puis jouer aux barres, sauter, courir,
me battre. Je rampe seul, calomnié des uns,
plaint par les autres, inutile! Et il m'est
donné, au sein même de ma ville natale, à dou-
ze ans, de connaître, isolé dans ce pantalon,
les douleurs sourdes de l'exil. ¹

L'accumulation des activités dont Jacques est privé (en gradation ascendante dont le dernier terme "me battre" est juste assez discordant pour retenir l'attention), la description de l'attitude des autres à son égard préparent et ajoutent à l'effet humoristique de la description métaphorique et stylistiquement discordante des trop vastes dimensions de son pantalon.

Nous avons vu de nombreux exemples où l'humour était dépendant ou simplement accentué par la discordance entre Jacques narrateur et Jacques enfant. Nous avons également remarqué, au début de ce chapitre, que ce décalage irait s'atténuant à mesure que le récit progresserait (Il n'y a qu'à constater que la majorité des exemples sont tirés des pages du début). Ceci pro-

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 58.

vient évidemment du fait que le degré de conscience (c'est-à-dire la capacité de percevoir et d'interpréter selon une certaine vision du monde linguistiquement communicable, à l'encontre d'une perception purement intuitive et émotive), de l'enfant s'approche peu à peu de celui du narrateur. C'est ce rapprochement que nous allons illustrer au moyen de quelques exemples.

Au tout début du récit, le père Vingtras se coupe le doigt en fabriquant un jouet pour son fils, et celui-ci est désigné par sa mère comme étant à l'origine du malheur et reçoit un châtement en conséquence: "Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide".¹ Sans se soucier de l'intention sarcastique de l'auteur (à l'égard de la mère), on ne peut attribuer à Jacques qu'un vague sentiment de culpabilité sans réelle connaissance de cause. Le narrateur seul est conscient et l'interprète.

Plus tard, Jacques remarque qu'on médit d'une jolie et gentille voisine mariée, Mme Grélin, qui a des amants. Elle n'est pas honnête: "Mme Toullier vient à la maison avec son ouvrage, et ma mère et elle causent des gens d'en bas, des gens de dessus, et aussi des gens de Raphael et d'Espailly. Mme Toullier prise, a des poils plein les oreilles, des pieds avec des oignons; elle est plus honnête que Mme Grélin. Elle est plus bête et plus laide aussi".² L'écart est quelque peu amoind-

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 15.

²Ibid., p. 21.

dri, l'enfant commence à voir son milieu d'un regard un peu plus critique, mais le sarcasme provient encore uniquement du narrateur.

Ayant grandi de plusieurs années et fort de son expérience du milieu familial, Jacques répond à sa mère qu'il n'est pas sûr s'il aime les lentilles ou non. (S'il les aime, il n'en aura pas, et s'il ne les aime pas il en aura beaucoup, mais il ne peut pas se servir de cette tactique trop souvent). "Il était dangereux de s'engager, et je ne me prononçais plus qu'après réflexion, en ayant tout balancé".¹ Dans ce cas ci, l'enfant est conscient de son acte et, dans une certaine mesure, des implications de cet acte, mais l'expression reste en partie celle du narrateur.

Finalement, nous voyons Jacques au restaurant, à Paris, qui manifeste sa joie d'avoir enfin un peu de liberté de mouvement: " 'Purée Crécy, Côtelettes Soubise, sauce Montmorency'. A la bonne heure! Voilà comment on apprend l'Histoire".² Ce n'est qu'une exclamation en passant, mais il n'est plus possible de faire la part de l'enfant (ce que Jacques n'est plus), et du narrateur. Il en est de même pour la dernière partie du récit.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 149.

²Ibid., p. 350.

Il n'est pas dans la portée de ce travail d'étudier cet aspect de l'oeuvre, mais il nous semblait toutefois important d'illustrer au moyen de quelques exemples l'assertion que certaines formes de comique se transforment ou disparaissent au fur et à mesure que le récit évolue.

CHAPITRE II: MME VINGTRAS

Le narrateur nous donne peu de détails sur l'origine de ses parents: "Nous venons de la campagne".¹ Le père de Jacques est envoyé au séminaire qu'il quitte:

Mon père - celui qui devait être mon père - n'y est pas resté, a voulu être bachelier, arriver aux honneurs, et s'est installé dans une petite chambre au fond d'une rue noire, d'où il sort, le jour, pour donner quelques leçons à dix sous l'heure, et où il rentre, le soir, pour faire la cour à une paysanne qui sera ma mère, et qui accomplit pour le moment ses devoirs de nièce dévouée près d'une tante malade. 2

Ces quelques lignes rendent bien le fond des personnages de M. et Mme Vingtras, alliant souvent à la concision et à la netteté des descriptions vallésiennes un trait pittoresque qui accroche l'attention du lecteur. Vallès montre en quelque sorte les deux côtés de la médaille, rendant ainsi le portrait d'ensemble plus frappant. Ce paragraphe résume d'autant mieux les personnages qu'il se dégage déjà une impression d'insuffisance, un ton légèrement gouailleur, par exemple, du mélange du présent, du passé, et du futur: "devait être", "a voulu", "il sort", "qui sera ma mère", "pour le moment". M. Vingtras sera toujours affligé d'une certaine insécurité dans sa quête de l'agrégation et d'une position honorable. Mme Vingtras, elle, accomplira ses devoirs

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 18.

²Ibid., p. 19.

d'épouse et de mère après ceux de "nièce dévouée", seulement, paysanne quasi illettrée, elle ne parviendra jamais à les pénétrer, donc à s'acquitter des devoirs et des obligations d'une femme de professeur et à s'intégrer dans le milieu de son mari. Elle commet les plus affreux - ou amusants -, faux-pas, ce qui en fait la cible choisie des railleries de l'auteur. Celles-ci portent sur son esprit borné, ses attitudes où se mêlent la satisfaction de soi bourgeoise et l'entêtement de la paysanne, sa cruauté - souvent inconsciente -, et au fond sur sa situation de déclassée qui croit fort et ferme à des institutions dont elle sera toujours victime, et à une société dont elle sera toujours méprisée. Victime inconsciente, qui non seulement soutient mais propage activement - et c'est encore plus le cas du père -, l'idéologie selon laquelle elle se fait exploiter. La colère, le sarcasme de Vallès n'est pas en fin de compte dirigé contre eux car ils sont aussi malheureux que leur fils et beaucoup plus exaspérés. Ceci devient de plus en plus apparent vers la fin du récit, - ce qui est conforme au mode narratif -, lorsque Jacques, ayant grandi et s'étant affranchi, - du moins partiellement, de la domination de ses parents, peut juger avec plus d'exactitude ce qu'il voit, des mobiles derrière les apparences, et également parce que ses parents sont bien obligés de le traiter différemment.

Le ton de la citation précédente penche vers le sarcasme; celui de la suivante l'est franchement:

On se brouille pour cela avec l'oncle curé, on dit adieu à l'église; on s'aime, on s'accorde¹, on s'épouse! On est aussi au plus mal avec les père et mère, à qui l'on a fait des sommations pour arriver à ce mariage de la débine et de la misère.

Je suis le premier enfant de cette union bénie. Je viens au monde dans un lit de vieux bois qui a des punaises de village et des puces de séminaire. 1

L'accent change, devient impersonnel, un peu moqueur; les personnages s'agitent sous l'oeil de l'observateur. Dans la construction de la première phrase, deux propositions parallèles, mais si la première exprime un fait simplement, la deuxième fait image, et rend concrètement leur brisure avec l'église. Vallès se sert alors d'une gradation, figure qu'il affectionne particulièrement. Il introduit volontiers un terme légèrement discordant, dans ce cas, une expression un peu archaïque, "on s'accorde", qui rappelle l'origine des parents. Et comment mieux décrire l'existence misérable à laquelle ils sont voués que de se servir des deux noms synonymes, misère et débine, ce dernier accentuant l'impression de mépris. A nouveau il y a changement de ton, qui devient personnel et railleur dans l'antiphrase "union bénie", qu'il développe aussitôt avec une image pittoresque et d'une ironie superbe, permettant plusieurs sens. Dans un lit de "vieux bois" - ils étaient pauvres - habitat naturel de toute sorte de vermine, qui représente également "l'union bénie"

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 19.

de la pauvreté et misère des paysans avec l'hypocrisie et le parasitisme du clergé.

Nous avons ainsi un aperçu du caractère des parents et des circonstances dans lesquelles ils ont fondé leur foyer. C'est évidemment le foyer qui pendant longtemps délimite l'univers de Jacques, univers qui s'élargira lorsqu'il aura atteint l'âge scolaire. Et c'est la mère qui exercera l'influence prépondérante pendant ses années de jeunesse puisque son père est au lycée. Jacques la connaît d'autant mieux qu'elle se pique d'une culture qu'elle ne possède pas, ce qui deviendra de plus en plus apparent. Et, ayant été malheureux, il décrit longuement les causes de son malheur, avec peu d'indulgence au début, avec plus de compréhension vers la fin du récit.

Il y a un sujet cependant que Vallès traite sans indulgence: les violences qu'il a subies pendant toute son enfance. Sa mère, issue de la campagne, en garde toute la rudesse, particulièrement en matière d'éducation; "je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté; j'ai été beaucoup fouetté".¹ Ainsi commence le récit, avec un procédé typique du style de Vallès: une métaphore plus ou moins développée suivie d'une expression qui lui fait antithèse. Cela retient l'attention mais il n'y a pas encore de sarcasme. C'est une déclaration qu'il s'empresse d'illustrer en raillant le penchant qu'a Mme Vingtras d'établir un

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 13.

précepte en axiome et de l'appliquer sans discernement, ne s'embarassant guère de logique: "Ma mère dit qu'il ne faut pas gêner les enfants et elle me fouette tous les matins; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures".¹ La proposition est suffisamment ridicule, mais elle le devient encore plus lorsqu'il y a précision de l'horaire de son application. Fouetter Jacques devient une occupation au même titre que le nettoyage. On y voit un début d'humour noir, Jacques étant dépersonnalisé et transformé en objet grotesque. Mais le rire n'est pas encore assez cruel; Vallès interrompt un instant le déroulement: "Mlle Balandreau m'y met du suif".² Il y a renversement de la situation avant que la narration reprenne son cours dans le même sens:

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente: comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. 'Vlin! Vlan! Zon! Zon!- voilà le petit Chose qu'on fouette; il est temps de faire mon café au lait.' 3

Jacques n'a plus de personnalité du tout; il est le "petit Chose" dont la persécution annonce l'heure du goûter. L'onomatopée du bruit du fouet ajoute à l'humour noir de la scène car l'auteur détourne l'attention de son aspect pitoyable.

Dès le début du récit les mauvais traitements dont souffre Jacques sont clairement énoncés. Ils seront matière à rail-

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 13.

²Ibid., p. 13.

³Ibid., p. 13.

lerie et sarcasme jusqu'à la fin de la narration, une simple allusion suffisant à évoquer toute une série de références et d'incidents.

Une forme de raillerie souvent employée part du principe que les parents ont toujours raison et qu'ils agissent nécessairement pour le bien de leur enfant: "On me fait apprendre dans un livre où il y a écrit en grosses lettres qu'il faut obéir à ses père et mère: ma mère a bien fait de me battre".¹ Vallès fera constamment allusion à ce syllogisme. Il emploie souvent l'antiphrase dont la raillerie ou le sarcasme provient parfois indistinctement de l'auteur, du narrateur ou de l'enfant. Cela dépend de l'écart entre le langage du narrateur et le degré de conscience de l'enfant qui va s'élargissant à mesure qu'il grandit. Ainsi dans le passage suivant c'est l'auteur-narrateur qui parle:

Ma mère apparait souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien, aussi plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat. 2

Il est facile de relever plusieurs variations sur ce thème; l'une d'elles établit une équation entre l'amour et le fouet: qui aime bien châtie bien. Parfois le sarcasme est direct, violent, et l'équivoque est supprimée complètement comme

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 16.

²Ibid., p. 22.

dans la citation suivante par les infinitifs "pousser à bout" et "exaspérer". "Depuis treize ans, je n'avais pas pu me trouver devant elle cinq minutes - non, pas cinq minutes, sans la pousser à bout, sans exaspérer son amour".¹ D'autres fois il y a combinaison avec d'autres traits de caractère, par exemple, l'âpreté que met Mme Vingtras à tirer parti au maximum de toute occasion. S'étant offert les services d'une bonne, elle ne permet même plus à son fils de décrocher ses propres chaussures. D'où la tirade de Jacques, qui n'est au fond qu'une longue antiphrase, le sarcasme perçant sous le masque de naïveté d'enfant:

Ce n'est pourtant pas son enfant ni sa nièce!
Pourquoi donc lui montrer les mêmes égards qu'à
moi. Elle fait pour les étrangers ce qu'elle
faisait pour Jacques. Elle n'établit pas de
différence entre sa domestique et son fils. Ah!
je commence à croire qu'elle ne m'a jamais ai-
mé. 2

L'effet du passage est accentué par le fait que le narrateur parle de lui-même à la troisième personne, s'érigeant en observateur en même temps qu'acteur, détruisant ainsi la façade de naïveté à mesure qu'il l'érige.

Un exemple particulièrement efficace de raillerie sur ce thème mais qui n'est pas dérivé de cette équation met en scène Jacques, le jour où il a été mis en retenue et oublié.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 215.

²Ibid., pp. 275-276.

Il s'absorbe dans la lecture de Robinson Crusoé et s' imagine perdu dans une île:

Que sont devenus mes vieux parents? Ils sont morts sans avoir eu la joie d'embrasser leur enfant perdu? (C'était l'occasion pourtant, puisqu'ils ne l'embrassaient jamais auparavant.)

O ma mère! ma mère!

Je dis: 'ô ma mère!' sans y penser beaucoup, c'est pour faire comme dans les livres.

Et j'ajoute: 'Quand vous reverrai-je! Vous revoir et mourir!'

Je la reverrai, si DIEU LE VEUT.

Mais quand je raperaitrai devant elle, comment serai-je reçu? Me reconnaîtra-t-elle?

Si elle allait ne pas me reconnaître?

N'être pas reconnu par celle qui vous a entouré de sa sollicitude depuis le berceau, enveloppé de sa tendresse, une mère enfin!

Qui remplace une mère?

Mon Dieu! Une trique remplacerait assez bien la mienne! 1

L'humour de ce passage provient de l'interférence de deux niveaux de relation: d'une part, Jacques oublié dans la salle de retenue, de l'autre, la rêverie qu'il élabore à partir du livre qu'il lit et qu'il exprime avec les conventions et le style des romans populaires. Le sarcasme provient de l'interprétation que donne l'auteur aux sentiments de Jacques envers ses parents, sarcasme dont la force découle de la discordance entre la rêverie et la réalité. Le reste du passage reprend le principe sacré énoncé au début du récit: "Elle me reconnaîtra; il me sera donné

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 137-138.

d'être encore aimé, battu, fouetté, pas gâté. Il ne faut pas gâter les enfants".¹

Le précepte que nous venons de voir appliqué n'est cependant pas le seul dont dispose Mme Vingtras. Elle a, comme il se doit d'une femme de sa position, des opinions bien arrêtées sur tout ce qui tombe sous son influence. De la morale à la cuisine, il y a façon de faire et façon de ne pas faire.

Avec la même optique qui gouverne son usage du fouet, elle cherche à extirper les vices avant qu'ils ne soient profondément ancrés. Donc il s'agit de s'astreindre à des tâches déplaisantes, à combattre les mauvais penchants. Jacques, qui détestait les oignons, apprit à les manger après cinq ans de supplice: "Elle m'avait montré par là qu'on vient à bout de tout, que la volonté est la grande maîtresse".² Mais il ne faut pas non plus se laisser aller à ses préférences.

J'aimais les poireaux.

Que voulez-vous? - Je haïssais l'oignon, j'aimais les poireaux. On me les arrachait de la bouche, comme on arrache un pistolet des mains d'un criminel, comme on enlève la coupe de poison à un malheureux qui veut se suicider.

'Pourquoi ne pourrais-je pas en manger? demandais-je en pleurant.

-Parce que tu les aimes', répondait cette femme pleine de bon sens, et qui ne voulait pas que son fils eut des passions. 3

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 138.

²Ibid., p. 148.

³Ibid., p. 148.

Toute l'ironie est ici dans la façon de raconter. Ironie, car s'il est évident que Mme Vingtras est visée, - il y a intention de sarcasme -, il y a également un regard tourné avec humour sur Jacques qui aime les poireaux et hait les oignons, légumes assez rapprochés par le goût, ce qui donne une certaine vraisemblance aux paroles de la mère Vingtras: "Il faut se forcer, criait ma mère. Tu le fais exprès, ajouta-t-elle, comme toujours".¹ Puis, l'accumulation de mots tels que "arracher", "pistolet", "poison", "criminel", "suicide", à l'intérieur d'une métaphore, qui est déjà un procédé d'intensification, accentue la discordance entre l'acte, (la défense), et sa cause, (la convoitise). Vallès change alors le rythme du passage avec un brin de dialogue et de pathos, (Jacques pleure), et, ainsi qu'il le fait souvent, dépersonnalisation de l'objet de l'attaque: Mme Vingtras devient "cette femme". Le sarcasme atteint son point culminant avec l'emploi du mot "passions" qui s'intègre dans le champ de l'image précédente. Le terme est suffisamment discordantiel pour créer le ridicule.

Il n'y a pas que la nourriture; il faut aussi se modérer dans la jouissance des petites joies qu'apportent le hasard, un bonheur, un jouet.

Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 147.

Quand la visite est finie, j'ai plaisir à prendre le jouet ou la friandise, la boîte à diable ou le sac à pralines; - je bats du tambour et je sonne de la trompette, je joue d'une musique qu'on se met entre les dents et qui les fait grincer, c'est à en devenir fou!

Mais ma mère ne veut pas que je devienne fou! elle me prend la trompette et le tambour. Je me rejette sur les bonbons et je les lèche. Mais ma mère ne veut pas que j'aie des manières de courtisan: "On commence par lécher le ventre des bonbons, on finit par lécher..." Elle s'arrête, et se tourne vers mon père pour voir s'il pense comme elle, et s'il sait de quoi elle veut parler; - en effet, il se penche et montre qu'il comprend. ¹

L'humour du passage provient de la narration et le sarcasme du contenu: il n'y a nul doute que la mère Vingtras est bête et vulgaire, qu'elle est raillée par l'auteur, mais Jacques, lui, n'en sait rien. Son regard est réinterprété, quoi qu'il puisse penser lui-même. "C'est à en devenir fou" est une expression commune se référant à l'entourage qui subit le vacarme causé par Jacques: Vallès change le destinataire de cette remarque qui se réfère alors à Jacques et qui semble exprimer la sollicitude de Mme Vingtras pour son fils lorsqu'il est évident qu'elle veut simplement l'empêcher de s'amuser. La seconde instance d'humour provient du caractère de Mme Vingtras qui s'exprime avec grossièreté et ne peut ainsi décentement terminer sa phrase. L'auteur la termine en réalité à la fin de la phrase précédente; le fait qu'il emploie le mot lécher trois fois ne laisse aucun doute.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 88-89.

Il arrive aussi à l'auteur de rapprocher certains faits afin d'en tirer meilleur parti. Dans une section intitulée "La Saint-Antoine"¹ il se moque de la nécessité qu'éprouve Mme Vingtras à tout faire dans les règles, c'est-à-dire les règles de conduite qu'elle établit en lois universelles: ainsi toute une mise en scène qui offre plusieurs épisodes burlesques où la mère Vingtras se trouve dépassée par les événements. Afin de susciter de l'enthousiasme chez son fils, elle lui dit: "Ton père s'appelle Antoine",² et exige qu'il présente un pot de fleurs en récitant un compliment. En rapprochant cette phrase et les préparatifs, l'auteur tire cette raillerie qui réduit le tout à l'absurde: "Mais ma mère sait comment on exprime l'émotion et la joie d'avoir à féliciter son père de ce qu'il s'appelle Antoine".³ Vallès ajoute au grotesque de ce passage en se servant de deux substantifs exprimant la même idée: "émotion" et "joie". Il emploie également le terme "s'appelle Antoine" plusieurs fois et il reviendra encore comme un leitmotiv sous une forme légèrement différente ("Mon père - Antoine - ...⁴), faisant ainsi naître l'ironie par allusion et accumulation.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 90.

²Ibid., p. 90.

³Ibid., p. 91.

⁴Ibid., p. 93.

L'autorité de la mère Vingtras s'affirme de truisme en évidence en matière de cuisine, chapitre lavage de la vaisselle: "Ma mère fait remarquer avec conviction que ce qui est sale dans les chaudrons, c'est le dessous; que ce qui est sale dans les assiettes, c'est le dessus".¹ "Avec conviction" résume tout son approche. Dans le domaine vestimentaire, même autorité dans le maniement des clichés. Jacques va recevoir un prix et doit être habillé en conséquence:

Mme Vingtras est avertie et elle songe...
 Comment habillera-t-elle son fruit, son enfant,
 son Jacques? Il faut qu'il brille, qu'on le re-
 marque, - on est pauvre mais on a du goût.
 'Moi d'abord, je veux que mon enfant soit bien
 mis.' 2

Jacques interprète les pensées de Mme Vingtras de telle sorte qu'il est évident que c'est l'auteur qui entre en scène. Il y a aussi discordance, dans la gradation descendante: du style noble avec "fruit" au style familier avec "Jacques". Et répétition de la même idée (métabole) contenant en plus un double sens. Car Mme Vingtras veut que Jacques soit "bien mis", mais il a "brillé" et a été "remarqué" souvent à cause de son accoutrement insolite, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent. Le caractère de Mme Vingtras ressort dans la prétention qui entoure son usage de l'expression toute faite: "On est pauvre mais

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 235.

²Ibid., p. 59.

on a du goût"; il est accentué également par la phrase vide de sens et en langage populaire: "Moi d'abord, je veux que mon enfant soit bien mis".

Car Mme Vingtras fait preuve de la morgue tant raillée des personnes qui se sont péniblement élevées au-dessus de leur classe. Elle se tient à distance des gens du peuple dont les manières la scandalisent et n'entre en relation avec eux que dans une position de supériorité. Leur présence, lorsqu'elle ne peut être évitée, lui est une source de gêne (comme sa présence est une source de gêne pour son mari) et elle fait du mieux qu'elle peut pour s'y soustraire. Pendant un voyage en diligence, elle subit le voisinage d'une marchande joviale qui s'embarrasse de peu de choses:

Comme elle est plus gaie que ma mère, celle-là!
 Que viens-je de dire?... Ma mère est une sainte
 femme qui ne rit pas, qui n'aime pas les fleurs,
 qui a son rang à garder, - son honneur, Jacques!
 Celle-ci est une femme du peuple, une marchande
 (elle vient de le dire en remontant dans sa voi-
 ture); elle va à Beaucaire pour vendre de la
 toile et avoir une boutique à la foire. Et tu
 la compare à ta mère, jeune Vingtras! 1

Vallès oppose simplement, comme il le fait à chaque occasion, l'affirmation de la vie et sa négation, celle-ci en vertu de certaines abstractions imprécises. Ainsi, chez Mme Vingtras,

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 108.

rang, honneur, sainteté, signifient austérité: ne pas rire et ne pas aimer les fleurs représentent la négation de tout ce qui est humain; l'insignifiance des exemples choisis, le peu de rapport qu'ils ont avec les principes abstraits ajoutent au ridicule du personnage. Ainsi naît le sarcasme. La parodie du style noble est d'autant plus efficace que son objet est insignifiant.

Il contraste volontiers des attitudes qui représentent des visions du monde opposées. La tristesse et l'austérité qui règnent à la maison sont exposés dès le début du récit par un simple renversement de valeurs à l'intérieur d'une telle opposition:

Le geolier, en sa qualité de voisin, est un ami de la maison; il vient de temps en temps manger la soupe chez les gens d'en bas, et nous sommes camarades, son fils et moi. Il m'emmène quelquefois à la prison, parce que c'est plus gai. ¹

Plus un mot est chargé de valeurs idéologiques, plus l'effet est saisissant si elles sont renversées ou annihilées. Pour illustrer le caractère inflexible de la mère, il se sert d'une antonomase lourde de connotations ("Romaine") qu'il dévalue aussitôt en opposant à l'interprétation habituelle un sens plus concret et discordant: "Tu as pour mère une Romaine, Jacques!

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 17.

Tu ne tiens pas d'elle, - surtout par le nez, car tu l'as en pied de marmite".¹

Il y a une forme de sarcasme qui découle du personnage lui-même et qui apparaît clairement dans les faits et dires de celui-ci. Il y a tout un fond d'humour, mais l'aggrégat des situations contenant cet humour de caractère démontrent une intention certaine de sarcasme de la part de l'auteur. Le personnage se fourvoie lui-même. Alors que chez l'enfant les instances d'humour de caractère provoquent un sourire amusé ou parfois apitoyé, chez Mme Vingtras, le lecteur éprouve un sentiment d'agacement devant tant de bêtise et de maladresse.

Il ne suffit pas d'avoir des principes: il faut encore les faire concorder avec les actes. Il faut avoir réponse à tout, et même l'inexplicable doit faire visiblement partie d'un plan supérieur conçu par une Volonté Invisible. Mme Vingtras justifie ainsi tout ce qu'il faut pour maintenir son autorité. Par exemple, la bonne est mal nourrie, surmenée, exploitée honteusement: "Nous avons une bonne, ce n'est pas pour qu'elle reste à bailler toute la journée".² Elle lui offre du cidre éventé: "Le cidre neuf, le cidre frais a un acide qui est mauvais pour les femmes faibles... rappelle-toi cela, mon enfant".³

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 249.

²Ibid., p. 275.

³Ibid., p. 277.

Il y avait aussi, dans le pichet, un cafard que Jacques regardait :

Ma mère m'avait vu regarder ce cafard en réfléchissant.

'C'est signe que le cidre est bon. S'il était mauvais il n'y serait pas allé. Les insectes ont leur jugeote aussi...' ¹

Vallès se sert de Jacques comme témoin, parfois incrédule, parfois naïf, soulignant ainsi le ridicule des rationalisations de sa mère. D'autre part, il en citera quelques unes lui-même à bon escient, par exemple, buvant une tasse de café à la hâte parce que sa mère ne voudrait pas que quelqu'un d'autre le gâte (ce mot est déjà lourd d'allusions) : "-puis le café au lait, c'est mauvais pour les enfants, 'ça donne des glaires'".²

Jacques ne reçoit guère d'argent qui ne passe dans une tirelire pour lui payer un remplaçant à l'armée. Sa mère lui explique pourquoi certains de ses camarades ont, eux, de l'argent à dépenser :

'C'est que sans doute ils sont infirmes, vois-tu!' Elle avait même une parole de tristesse et un accent de compassion, à l'égard de ces pauvres enfants qui faisaient bien de se consoler en dépensant leurs sous, eux que le ciel avait tordus ou embossés sans que cela parût.

'Et pourquoi!' disait-elle en se parlant à elle-même et arrivant jusqu'à l'impiété.

'C'est un crime de la nature, presque une injustice de Dieu.- Il t'a épargné, toi', reprenait-elle en me tappant sur le dos, pour me montrer qu'il

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 277.

²Ibid., p. 166.

n'y avait pas de gibbosité, et qu'elle pouvait, qu'elle devait, - c'était son rôle de mère - continuer à nourrir le remplaçant au fond de la tirelire.

Et moi, défiante, ingrat, désirant monter sur les chevaux de bois, je regrettais souvent de n'être pas bossu, et je priais Dieu de commettre quelque injustice que je cacherais sous ma chemise et qui, me sauvant du tirage au sort, me donnerait le droit de prendre ce qu'on avait mis et de ne plus mettre rien dans cette satanée tirelire. 1

L'humour de ce passage provient de la nature de l'échange entre la mère et le fils; ils agissent tellement selon leur caractère qu'ils communiquent au lecteur autre chose que ce qu'ils disent. D'une part, Mme Vingtras, qui ne veut pas que l'argent sorte du foyer, justifie son point de vue avec une mauvaise foi ingénue qui ne peut convaincre. De l'autre, Jacques, qui, tout en acceptant les explications de sa mère, (il n'en a pas le choix), n'y croit pas, ce qui est clairement indiqué par des procédés de style chers à l'auteur. Celui-ci n'a qu'à donner une expression concrète aux généralisations de la mère pour les tourner en ridicule. Il multiplie les termes de signification analogue: "tordus", "emboissés", "gibbosité", "bossu", et transforme le Ciel en source active d'infirmités, qui sont aussi concrétisées, devenant "une injustice que je cacherais sous ma chemise". Aussi se réfère-t-il métonymiquement (effet pour la cause), au geste de mettre de l'argent dans la tirelire, qui

Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 154-155.

devient: "nourrir le remplaçant au fond de la tirelire".

Si Mme Vingtras justifie n'importe comment sa direction du foyer, elle n'oublie pas pour autant de faire remarquer les manifestations imprévues du hasard qui corroborent ses principes:

Il y avait une tombola. Une maison de confection avait offert un costume; ma mère avait pris un numéro au nom de son enfant.
Le numéro est sorti.
'Tu vois, mon fils, la vertu est toujours récompensée.
-Et ceux qui n'ont pas gagné?
-Les desseins de Dieu sont impénétrables. Ce n'est pas tout laine, par exemple.'¹

La rapidité de l'échange, l'allusion hâtile et concise à toute une idéologie, raillée parce qu'elle est employée sans discernement et en accord avec le caractère du personnage, créent l'humour. Mais Vallès procède si possible par accumulation, - de synonymes, d'idées, ou d'effets comiques, - et il se sert également d'une discordance sémantique pour en quelque sorte donner le coup de grâce.

Cette figure sied parfaitement à Mme Vingtras, esprit fruste et sans éducation. Elle commet de telles erreurs de logique inconsciemment, du même mouvement qu'elle commet des fautes de tact ou de goût. Ainsi, elle envoie un paquet à Jacques qui est en pension à Paris et y inclut cette lettre:

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 328.

'Mon cher fils,
 'Je t'envoie un pantalon neuf pour ta fête,
 c'est ton père qui l'a taillé dans un de ses
 vieux, c'est moi qui l'ai cousu. Nous avons
 voulu te donner cette preuve de notre amour.
 Nous y ajoutons un habit bleu à boutons d'or.
 Par le même courrier, j'envoie à M. Legnagna
 un bocal de cornichons pour le disposer en
 ta faveur.
 'Travaille bien, mon enfant, et relève tes bas-
 ques quand tu t'assieds.' 1

En quelques lignes, voici résumé tout un aspect du caractère de la mère, qui est incapable de s'exprimer d'aucune façon et tombe si souvent dans quelque incohérence. Mais le ton a changé; ce n'est plus le sarcasme âpre que l'on rencontre ailleurs. Il y a encore raillerie, mais elle est plus humaine et compréhensive. Jacques a grandi, vu du pays, et commence à voir sa mère non pas comme un bourreau mais comme la pauvre femme qu'elle est.

Mais Vallès exploite tout de même à fond cette maladresse à s'exprimer. Mme Vingtras se met à parler constamment auvergnat à la suite d'un succès remporté à une soirée, succès du moment, de l'inattendu, qu'elle ne comprend cependant pas comme tel. Son mari lui défend alors de dire "estatué" et "mouchu". "Ma mère se venge en l'injuriant; elle cherche des mots qui le blessent: Escargot- Espectacle! Estomac- Esquelette!".² Son langage se réduit à la plus simple expression des nécessités

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 352-353.

²Ibid., p295.

courantes. Lorsqu'elle manie la métaphore (même en cliché passé dans le langage), elle la transforme en incohérence: "Tu me crois honnête, n'est-ce pas?... Jamais tu n'as pu soupçonner que Jacques, notre enfant, provenait d'une source impure, était un fruit gâté, avec un vers dedans?".¹ Vallès n'a qu'à prolonger la métaphore jusqu'à sa conclusion inévitable pour produire l'éclat de rire.

Nous rencontrons ces formes d'humour surtout vers la fin du récit, lorsque Jacques est plus en mesure de les relever sans artifice narratif apparent. Il remarque, par exemple, l'emploi d'euphémismes, typiques de la mauvaise foi de Mme Vingtras, voulant dire ce qui ne se dit pas mais ne voulant pas le dire comme il devrait alors être dit: ce qui est le propre de l'euphémisme: "On m'appelait bandit, sapré gremlin! - Sapré pour sacré; - elle disait aussi bouffre pour bougre".²

Son langage dégénère parfois également en cacologie, non que le sens ne soit pas intelligible, mais l'expression est si défectueuse qu'elle ne peut manquer de susciter le rire. Jacques rentre transi d'une retenue pour être morigéné par sa mère en ces termes:

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 290.

²Ibid., pp.214-215.

'Tiens! voilà ce qui reste d'une bougie que j'ai commencée hier. Tout cela pour veiller en se demandant ce qu'était devenu monsieur! Allons, ne faisons pas le gelé, - n'ayons pas l'air d'avoir la fièvre... Veux-tu bien ne pas claquer des dents comme cela! je voudrais que tu fusses bien malade une bonne fois, ça te guérirait peut-être...' ¹

En faisant allusion à quelque traits de caractère, - économie, obstination - , et en accumulant en phrases concises les récriminations de la mère, Vallès amène vite le discours à l'incohérence. Ce n'est pas d'ailleurs un procédé artificiel: c'est une conséquence fréquente de trop de paroles et trop peu de réflexion.

L'humour de caractère ne se limite pas, ainsi que nous l'avons vu chez l'enfant, au langage ou à l'idéologie du personnage. Il fournit souvent la toile de fond à des situations, descriptions, ou dialogues dont l'aspect comique, humoristique, ou sarcastique serait absent s'il n'y avait référence à un ou plusieurs traits de caractère pleinement établis.

Le récit abonde en exemples de comique de situation dont le ressort est précisément le caractère des personnages en scène. Nous voyons souvent raillée l'obstination que met Mme Vingtras à poursuivre ses entreprises, que le moment leur soit propice ou non. Elle se comporte en général comme une paysanne qui, non avertie des subtilités du monde, impose à tort et à travers la

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 139.

façon d'agir qu'elle juge convenable. Elle transforme, socialement parlant, les vertus en vices. M. Vingtras lui ayant malencontreusement laissé la garde de la bourse, pendant le voyage de Saint-Etienne à Nantes, et elle lui refuse le moindre argent tout en lui disant ses quatre vérités:

C'est qu'elle est courageuse et franche. - Elle dit souvent: 'Je suis franche comme l'or,'
Et, comme elle est franche, elle reproche tout haut à mon père devant les hôteliers, devant les voyageurs, d'être un homme sans coeur, un époux sans conduite.
Elle conte son histoire, elle dit les noms tout haut.

'C'est le regret de quitter ta Brignoline qui te talonne. - Ah! ah! - On veut S'EMPIFFRER pour oublier... Monsieur veut peut-être de l'argent pour lâcher sa femme et son fils et retourner chez sa maîtresse.'

Mon père qui a demandé cinq malheureux francs! Ce n'est pas avec cela!

Il est sur des épines, tâche de couper les phrases, de morceler les mots, de détruire l'effet; mais, ma mère est si franche! 1

L'humour du passage est fondé sur la situation qui découle d'un manque complet de tact et de discernement; il y a également raillerie de sa vulgarité d'expression, (elle multiplie les clichés, les expressions populaires), et de sa parcimonie. Vallès emploie les figures usuelles: énumération, métabole, répétition du motif principal, - dans ce cas, "franche", employé quatre fois.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 250-251.

Il combine également la raillerie et la description humoristique lorsqu'il évoque les toilettes de Mme Vingtras, qui ne le cèdent en rien à celles dont elle affuble son fils:

Ma mère!... hum!... ma mère!... Elle a une robe raisin avec une ceinture jaune; aux poignets, des noeuds jaunes aussi, un peu bouffants, comme des noeuds de paille à la queue troussée d'un cheval. Rien que ça comme toilette. ETRE SIMPLE, c'est sa devise.
Une fois seulement, elle a ajouté l'oiseau de son chapeau - en broche, le bec en bas, le CHOSE en l'air. Une fantaisie, un assais, comme la Metternich mit une couleuvre en bracelet. 1

Le ton moqueur est établi d'emblée avec "Ma mère!... hum!... ma mère!..." qui transpose l'attitude condescendante de l'observateur avisé. Vallès se sert également d'une comparaison à propos, qui rappelle la condition que la mère Vingtras tente en vain de dépasser. Il fait aussi allusion à des railleries antérieures, portant sur l'oiseau et le melon qu'elle arborait sur son chapeau, ainsi que sur l'usage burlesque, niais qu'elle fait de l'euphémisme. Le sarcasme, teinté d'ironie, car il est douteux que Vallès accorde une très grande valeur à la mode en général, éclate cependant dans son allusion au sommets de goût de l'époque, dénonçant ainsi d'autant plus cruellement son absence chez la mère. Car, s'il se sert généralement de railleries dirigées contre la personne elle-même, ce n'est que lorsqu'il fait

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 289.

surgir le gouffre qui existe entre celle-ci et l'image d'elle-même qu'elle voudrait projeter qu'il manie le sarcasme de la façon la plus acerbe, la plus cruelle.

Comme tant de gens qui ont vécu des jours difficiles, Mme Vingtras a la hantise de l'indigence. Nous l'avons vu à plusieurs reprises, l'économie n'est pas son point faible; Jacques a de la peine à s'inspirer de cette parcimonie. Sa mère se dérobe à la récompense promise s'il arrivait premier dans une composition et lui demande un délai: "Et elle s'entend en affaires, ma mère; elle sait comment on fait rapporter à l'argent; car elle m'a raconté bien souvent qu'à quatre ans elle pouvait déjà gagner sa vie".¹ Cette phrase contient une ironie discrète, car s'il y a hyperbole, c'est trop en accord avec le caractère pour ne pas contenir une bonne dose de vérité. Jacques n'y croit cependant pas: "Je n'ai pas sa force, moi! J'aurais trois sous, je les entamerais et je ne penserais pas à acheter un lapereau à la mamelle pour gagner avec l'argent un veau au débarqué".² La raillerie disparaît presque sous l'humour de la narration. L'incrédulité est soulignée par l'image concrète mais d'un langage trop recherché pour un enfant, faisant suite à la description (non citée) des activités commerciales de la mère.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 157-158.

²Ibid., p. 158.

Cette parcimonie donne lieu également à des situations où Mme Vingtras agit de façon saugrenue. Ainsi, en voyage, à la table d'hôte:

Je suis presque libre, je tombe sur les plats.
Ma mère ne se plaint pas, et même elle se fâche à un moment parce que je refuse de quelque chose.

'Comme si on voulait le faire mourir de faim!
C'est bien à prix fixe, n'est-ce-pas? demanda-t-elle à M. Chanlaire.

-Oui, deux francs par tête.

-Jacques, crie-t-elle aussitôt, mange de tout!
C'est jeté comme un cri des croisades, comme une devise de combat: 'Mange de tout!' ¹

Le comique de situation, la mère se comporte tellement selon son habitude, est accentué par une comparaison qui, bien qu'apparemment discordante, reste étonnement à propos, soulignant sa rusticité inconsciente. C'est le trait acerbe.

Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, les derniers chapitres marquent un changement dans l'attitude du narrateur, et donc dans le ton du récit. Lorsque Mme Vingtras vient chercher son fils à Paris, il se reproduit des scènes analogues à la précédente, scènes dans lesquelles elle montre un manque complet de discernement. Pourtant, si les situations sont exploitées pour leur aspect comique, le ridicule atteint Jacques également, et il en résulte une absence d'âpreté. Sa mère, par exemple, insiste pour qu'il aille changer une côtelette aux cuisines d'un

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 259-260.

restaurant parce qu'il y a trop de gras:

Je ne sais où me fourrer; on ne voit que moi, on n'entend que nous; je trouve un biais, et d'un air espiègle et boudeur (je crois même que je mord mon petit doigt):

'Moi qui aime tant le gras!

-Tu l'aimes donc, maintenant? Qu'est-ce que je te disais, quand j'étais forcée de te fouetter pour que tu en manges, -- que tu en serais fou un jour?-- Tiens, mon enfant, régales-toi.' 1

Il y a une merveilleuse ironie du sort dans ce passage, de cette forme d'ironie que nous appelons humour, nous mettant face à face avec la condition humaine... qui manque parfois de sérieux, de dignité, même. Jacques, par crainte de ridicule, bien fondée d'ailleurs, est forcé de mentir, et semble confirmer les idées de sa mère en matière d'éducation, ces mêmes idées qui imbitoyablement raillées pendant tout le récit. Et il fournit ainsi une fausse satisfaction à sa mère, qui est également dupe.

Il y a d'autres renversements; Mme Vingtras tente de procurer des leçons à son fils et en parle à une personne intéressée:

Madame, je serais bien contente s'il pouvait gagner un peu d'argent, parce qu'il se disputerait moins avec son père. Ils sont bons tous deux, dit-elle, mais ils se chamaillent toujours. -- Il faudrait, par exemple, que vous parliez à M. Vingtras pour qu'il achète une culotte à Jacques, si vous ne voulez pas (esquissant un sourire) qu'il aille chez vous tout nu -- sauf votre respect. Je vous dit ça comme une paysanne; c'est que je suis partie de bas. -- J'ai gardé les vaches, voyez-vous!' J'entends celà de la chambre où je suis. Pauvre mère! 2

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 380.

²Ibid., pp. 411-412.

Elle n'est guère plus raffinée, en langage ou en raisonnement, mais elle a perdu sa morgue, son agressivité d'auparavant. Elle ne rougit plus de sa naissance, ne s'en sert plus non plus afin d'humilier son mari ainsi qu'elle l'avait fait précédemment, lui criant: "...tu en es réduit à défendre à ta femme, qui est de la campagne, de T'ECLIPSER".¹ Son humanité ressort enfin, son amour pour son mari et son fils, longtemps réprimé, peut s'exprimer moins violemment. Une fois, lorsque Jacques était enfant, son père s'était blessé en lui fabriquant un jouet; Jacques était terrifié: "Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui; un coup violent m'arrête; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés. 'C'est ta faute si ton père s'est fait mal.'" ² Cet incident est destiné à faire frémir; il ne révèle que rage et déraison. A la fin du récit, le père se fait insulter par un élève: "Ma mère, éperdue, entre dans ma chambre. 'Jacques, viens, viens!'" ³ Elle n'ordonne plus, elle demande; Jacques, lui aussi, a compris. Il y a presque identité entre l'auteur et le narrateur.

Le récit se clôt sur une scène qui révèle bien comment la tendresse de sa mère s'exprime difficilement, qui la montre vaquant à ses occupations ordinaires avec ses manies et ses parti-pris, regardant au détail, à l'immédiat, avec un sens

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 294.

²Ibid., p. 15.

³Ibid., p. 422.

pratique déifiant la raison même, qui indique bien comment il lui était facile d'être cruelle, parfois sans le comprendre. Il y a juste une touche d'ironie (hors l'humour de caractère) qui subsiste dans le ton du récit. Mais elle est imprécise, presque nostalgique, et, comme le passage, exprime la compassion de l'auteur pour cette femme qui ne fut qu'une déclassée, étrangère partout et pour tous:

'Tu vas me quitter!' dit-elle en sanglotant. Je veux me lever tout de suite pour ramasser un peu mes livres, faire ma petite malle, et je lui demande mes habits. Ce sont ceux du duel.
Ma mère les apporte. Elle aperçoit mon pantalon avec un trou et taché de sang.
'Je ne sais pas si le sang s'en ira... la couleur partira avec, bien sûr...'
Elle donne encore un coup de brosse, passe un petit linge mouillé, fait ce qu'il faut -- elle a toujours eu si soin de ma toilette!-- mais elle finit par dire en hochant la tête:
'Tu vois, ça ne s'en va pas... Une autre fois, Jacques, mets au moins ton vieux pantalon!' ¹

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris.: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 429-430.

CHAPITRE III: LE PERE VINGTRAS, BERGOUGNARD, LE COLLEGE

Le Père Vingtras

La mère Vingtras n'est pas consciente de son insuffisance, sauf à quelques rares exceptions, et passe trop de temps à se démener et à affirmer son bon droit pour s'en rendre compte. Telle que Vallès nous l'a présentée, elle "accomplit ses devoirs". Ce n'est pas le cas du père Vingtras qui s'est, lui, lancé à la poursuite des honneurs. Il est pleinement capable d'évaluer la distance entre son état actuel et son rêve, ceci malgré ses illusions, et de se rendre compte que son succès se paye par la perte de sa dignité humaine. Il n'apparaît pas souvent à l'avant plan bien que sa présence soit toujours sentie en tant que mari, père ou professeur. C'est cependant par sa profession, sa carrière, surtout, qu'il est défini, et cela dès le début du récit. Il fera partie du monde du collège, des devoirs et retenues, de la gêne, plutôt qu'à celui des loisirs, des excursions et des distractions imprévues. Vallès se sert de lui pour attaquer tout le monde des institutions, et ainsi n'en fait que rarement la cible unique de ses sarcasmes.

Ce n'est pas la profession même mais l'idéologie surtout qu'il attaque. Jacques est maltraité par le lampiste, au collège, parce que celui-ci n'aime pas M. Vingtras et qu'il faut veiller à ménager les autres tant qu'on ne peut les dominer: "Tout

petit, je sens que j'ai un devoir à remplir, ma sensibilité comprend que je suis un fils de galérien, pis que cela! de garde chiourme! et je supporte la brutalité du lampiste".¹ Les brutalités du lampiste, les brutalités du père Vingtras; on n'apprend jamais quelque chose d'utile ou d'intelligent dans l'atmosphère du lycée qui gouverne par intimidation et qui inculque le respect aveugle de la hiérarchie. Arrivé à Nantes: "Mon père entre en fonctions le lendemain même de notre emménagement, et il a fait peur aux élèves, tout de suite: cela lui garantit la tranquillité de sa classe pour toujours et des leçons particulières en quantité. - Il a l'air si chien, - on prendra des répétitions!".²

Jacques frappe, un jour, le fils d'un professeur, dont la femme s'écrit: "Si maintenant les fils de pion assassinent les fils de professeur!".³ Par cette remarque, l'auteur raille l'esprit bourgeois aussi sauvagement que lorsqu'il fait dire à la mère Vingtras à propos d'une foule qui se divertissait du spectacle d'une lutte entre Jacques et un lapin: "Savez-vous ce qu'il y a dans les rues, ce soir? On dit que les mineurs ont voulu se révolter et ont mis le feu à un couvent".⁴ La bêtise

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 44.

²Ibid., p. 267.

³Ibid., p. 81.

⁴Ibid., p. 162.

en moins, c'est également la réaction du proviseur à la bosse infligée par Jacques: "On a amené cette bosse chez le proviseur (qui s'en moque comme de Colin Tampon, qui se fiche de M. Viltare comme de M. Vingtras), mais qui doit 'surveiller la discipline et faire respecter la hiérarchie'".¹ M. Vingtras n'est qu'un pion dans une partie dont l'issue est déterminée d'avance: la perte de toute initiative, l'esclavage intellectuel, presque physique.

Le sarcasme est presque toujours direct, sans figures. M. Vingtras accomplit une besogne inutile, sans contenu réel, qui ne sert qu'à former des gens qui ne pensent pas. "Il donne des répétitions en 'tas', il prend six ou sept élèves qui lui valent chacun vingt-six francs et il leur dit pendant une heure des choses qu'ils n'écoutent pas; à la fin du mois il envoie sa note,...".² Vallès le vise également, cependant, lorsqu'il maltraite Jacques qui a l'infortune d'échouer dans sa classe, car la père a la main aussi leste que la mère lorsque l'intérêt entre en jeu: "Il fallait qu'il prouvât qu'il ne favorisait pas son fils, qu'il n'avait pas de préférence. Il me favorisait de roulées magistrales et il m'accordait la préférence pour les coups de pied au derrière".³ Le double emploi de 'favoriser' et de 'préférence' (syllepse oratoire) retient l'attention et

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 81.

²Ibid., p. 274.

³Ibid., p. 132.

accentue le sarcasme.

A sa façon, obsédé par sa carrière, son besoin de prestige et d'autorité, - il avale suffisamment d'humiliations - , le père est aussi borné que la mère. Ainsi, sa préoccupation d'avancement qui le rend ridicule. Jacques, à qui on a donné des leçons de 'maintien' pour qu'il soit présentable en société, manque de causer un esclandre à une soirée du proviseur.

"Mon avancement est fichu pour cinq ans' dit mon père, le soir en se couchant".¹ Le spectre du proviseur s'étend jusqu'au domicile, où il 'supplante' même l'autorité de Mme Vingtras: "Mais Margoton vient de la part de la femme du proviseur, et l'estomac de Margoton est protégé comme les reins du petit Vingtras".² Une raillerie plus féroce, cependant, vise plus directement la dignité du père Vingtras, qui, c'est sous-entendu, doit comme tous les autres chercher des protections, briguer par de menus services la faveur des haut placés:

J'ai entendu parler de ce rognon pendant six mois, toujours avec le même étonnement; à la fin on a trouvé une chose couleur de fer, que mon père a empaqueté avec soin et que je dois porter au collectionneur; il est parent de je ne sais plus qui dans la haute Université, et la fortune professionnelle de M. Vingtras peut s'accrocher à ce rognon. 3

Si le sarcasme lui-même est fondé sur un fait établi, et vise l'idéologie qui le rend possible, il est rendu plus efficace par

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 287.

²Ibid., p. 278.

³Ibid., p. 167.

le choix d'un mot ayant plusieurs sens. Vallès emploie le sens le moins connu et ainsi conserve toutes les connotations associées à l'emploi habituel du terme. Vallès rend le père ridicule non tellement à cause des indignités qu'il inflige ou subit, mais surtout parce qu'il continue à croire aux institutions qui les rendent possibles. Il le fait un peu de la même façon qu'il raille la mère Vingtras, en le faisant agir avec gauche-rie, incongruité ou simplement avec de la naïveté découlant de son amour propre, par exemple, lors de l'arrivée burlesque de la famille à Nantes: "Mon père n'avait pas voulu dire qui il était, l'auberge étant indigne de sa situation, et il planait du mystère sur nos têtes".¹ C'est un de ces cas où le père est aussi borné que sa femme, n'attachant de valeur qu'aux apparences, qu'aux aspirations sanctionnées par la société. Ainsi, son fils doit suivre la voie paternelle et toute déviation représente un déshonneur. Le sarcasme est alors teinté d'indignation. Vallès renverse les valeurs traditionnelles, se servant d'antiphrases dénuées de figures, mais qui contiennent, par accumulation, toute la conviction de son propre bon droit:

On est un fainéant et un drôle, quand on veut être cordonnier, vivre dans la poix et la colle, tirer le fil, manier le tranchet, au lieu de rêver une toge de professeur, avec une toque et de l'hermine.

On est un insolent vis-à-vis de son père, quand on pense qu'avec la toge on est pauvre, qu'avec le tablier de cuir on est libre.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 267.

C'est moi qui ai tort, il a raison de me battre.
 Je le déshonore avec mes goûts vulgaires, mes
 instincts d'apprenti, mes manies d'ouvrier. 1

Sauf ses préoccupations d'ordre pratique, (ses classes et le proviseur), le père Vingtras tire pour ainsi dire sa substance de la Culture. Il témoigne les égards appropriés à tout ce qui est reconnu, ceci avec l'attitude modeste de ceux qui se savent d'un rang inférieur. Apercevant Béranger, il s'empresse d'en informer Jacques; Vallès souligne d'un ton railleur la naïveté un peu dégradante qui marque ce genre de culte: "Il est plein de respect pour les gloires, mon père, et il s'enrhumerait pour les saluer".² Il compare cette attitude à de la dévotion religieuse: "Il a pris un air grave, comme s'il disait sa prière".³ Vallès reprend le ton moqueur qu'il affectionne pour décrire une scène à Orléans, lorsque, au loin, la famille aperçoit la silhouette d'une femme:

'Mes amis, nous nous sommes tous trompés...
 La voix de mon père a un accent religieux, des notes graves; on dirait qu'une larme vient d'en mouiller les cordes.
 'Tous trompés, reprend-il avec le ton du plus sincère repentir.
 Ce que nous avons devant nous n'est pas un homme, n'est pas une femme, c'est la PUCELLE D'ORLEANS. 4

Nous avons vu que les parents avaient renoncé à la religion, ayant été en quelque sorte rejetés par leurs familles, mais le

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 194.

²Ibid., p. 263.

³Ibid., p. 263.

⁴Ibid., p. 245.

père n'a en réalité, que changé de foi. Vallès souligne son propre mépris pour les traditions avec la phrase pleine de sous-entendus: "...n'est pas un homme, n'est pas une femme...". Faute d'expression sans doute, sous l'émotion de cette rencontre lourde du passé, mais combien significative du peu de pertinence du monde du père Vingtras.

Les contacts paternels avec Jacques souffrent de ce que le cadre de référence du père ait si peu de rapport avec le monde vivant d'un enfant. Vallès s'en moque en passant, opposant le présent au passé, le concret à l'abstrait, se servant d'une gradation descendante afin d'accentuer l'impression du désenchantement de Jacques:

La porte de Pannesac

Elle est en pierre, cette porte, et mon père me dit même que je puis me faire une idée des monuments romains en la regardant.

J'ai d'abord une espèce de vénération, puis ça m'ennuie; je commence à prendre le dégoût des monuments romains.

Mais la rue! ... Elle sent la graine et le grain.¹

Le père emploie le même manège, intellectuellement, que la mère, pratiquement, lorsqu'elle ne veut pas que son fils déguste une praline toute seule: "Au lieu de cela, tu en fais un plat utile, une portion, tu la manges avec du pain".² Lorsque, plus tard,

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 49.

²Ibid., p. 90.

Jacques sera revenu de Paris sans prix ni gloire, rendant les rapports avec son père très délicats, c'est sur cette manière de voir que portera la raillerie. Il accentue le ridicule de l'attitude du père en introduisant, dans la comparaison continue de celui-ci à un stoïcien, des éléments discordants, tels la référence au caractère de la mère, et celle aux professeurs incohérents comme Beliben avec ses "ce...ce...ce 'sien' ...'suum'":

Jamais il n'a été si Brutus qu'aujourd'hui.

Il a rejeté le gland de son bonnet grec, comme s'il y avait de la faiblesse dedans, et il se tient dans le fauteuil comme si c'était une chaise curule.

'Vous êtes mon fils, je suis votre père.'

'Oh! oui, tu peux en être sûr, Antoine!' a l'air de dire ma mère.

'Il y avait à Rome une loi (m'écoutez-vous mon fils?) qui donnait au père déshonoré, dans la personne d'un des siens, le droit de faire mourir ce...ce...cesien...suum.'

Il s'embrouille. ¹

Nous avons également vu, brièvement, dans le chapitre sur la mère Vingtras, qu'il n'y avait guère de liens très profonds entre le mari et sa femme, celle-ci l'embarrassant constamment par sa gaucherie et son manque de savoir-vivre, ce qu'il lui reproche à plusieurs reprises. Vallès ne manque pas de souligner leur désunion, le manque de compréhension qui existe entre eux. Ainsi, lorsque le père, ému, reconnaît la statue de Jeanne

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 399.

d'Arc, la mère réagit de façon caractéristique: "...elle connaît de réputation Jeanne d'Arc mais elle ignore le nom chaste que lui a donné l'Histoire. 'Quand tu auras fini de dire des saletés à cet enfant'".¹ L'auteur se sert aussi de l'humour noir, rendant la raillerie plus acerbe: "De temps en temps ils se raccommoient et me battent tous les deux à la fois! Les raccomodements durent peu".²

Le père Vingtras apparaît comme un personnage sans grande profondeur, isolé de sa famille, aliéné de son travail mais cependant défini malgré tout par celui-ci, par ses préoccupations de culture et d'avancement. C'est d'autant plus significatif qu'il n'est vraiment humain que lorsqu'il manque à ses devoirs et principes. La première infraction consiste en l'escamotage d'une côtelette pour Jacques, Mme Vingtras estimant que celui-ci pourrait bien souper des restes de son repas au réfectoire du collège. Cette côtelette, le père la retire d'un cahier de thèmes et c'est le ridicule et la honte qu'il risque qui touchent tant le narrateur. "Je vois encore la place, je me rappelle la couleur du cahier, et j'ai pardonné bien des torts plus tard à mon père, en souvenir de cette côtelette chippée pour son fils, un soir au lycée du Puy...".³ La seconde instance n'est pas une transgression de règles de conduite mais

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 246.

²Ibid., p. 229.

³Ibid., p. 45.

plutôt une exception dans son comportement habituel. Le père explique à son fils la valeur du pain et le genre de tabou qui existe contre le gaspillage. Cette observation qui, raconte Jacques, "...me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme; et j'ai eu le respect du pain depuis lors".¹ Ce qui a une importance réelle, humaine, ne peut être transmis sous contrainte.

Le père de Jacques déroge encore à ses habitudes lorsqu'il trinque avec un ancien collègue pendant leur voyage à Nantes et procure ainsi à son fils quelques heures de liberté et de joie. Mais il est dépeint avec le plus de sympathie et de vivacité lors de sa liaison avec Mme Brignolin car il se libère lui-même temporairement des contraintes qui l'étouffent, et ose s'exprimer. "C'est mon père qui paraît heureux! Il joue comme un enfant..."² Ce qui est mis en évidence dans tout le récit, le fait qu'il est lui-même victime d'une société qui le force à son tour à opprimer les autres, Vallès le lui fait dire dans les dernières pages du volume, lorsqu'il donne à Jacques la permission de retourner à Paris, donc lui accorde en quelque sorte sa liberté: "Ce professorat a fait de moi une vieille bête qui a besoin d'avoir l'air méchant, et qui le devient, à force de faire le croquemitaine et les yeux

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 50.

²Ibid., p. 212.

creux...Ca vous tanne le coeur... On est cruel... J'ai été cruel".¹

Bergougnard

Le père Vingtras reconnaît qu'il a subi ce qu'on pourrait appeler une déformation professionnelle. Il se rend compte qu'il a dû payer sa position dans la société par une altération peu souhaitable de son caractère. Cet aveu, cependant, lui confère une mesure de dignité. Mais tel n'est pas le cas de Bergougnard, ancien camarade de classe dont il partage certaines attitudes et illusions: "Ils ont tous deux la conviction qu'ils sont nés pour les grandes choses...".² Si Bergougnard lui dit: "Tu es l'imagination folle...",³ il ajoute: "Je suis la raison froide, glacée, implacable".⁴

Le sarcasme de l'auteur à part, ces quelques paroles révèlent pourquoi c'est Bergougnard et non le père qui est le personnage le plus abject du volume: un être sans âme. En effet, si peu imaginatif que soit le père Vingtras, - et Bergougnard, lui, n'est pas plus raisonnable -, c'est le fait seul qu'il soit à l'opposé de ce dernier qui importe. Car Vallès ne se

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 427.

²Ibid., p. 301.

³Ibid., p. 302.

⁴Ibid., p. 302.

pique pas de subtilité pour différencier ce qui est bien de ce qui ne l'est pas. La bonté, la liberté, la dignité (c'est-à-dire la rue, le peuple, la spontanéité), sont opposés, souvent directement, à la méchanceté, l'asservissement, et la peur (le collègue, les 'intellectuels', le culte du passé et de ce qui 'est'). Et c'est du contraste plutôt que des éléments pris individuellement que ressort l'intention de l'auteur, car Vallès n'est pas d'une naïveté telle qu'il peindrait une lutte du Bien et du Mal.

Bergougnard représente ce qu'aurait pu être le père Vingtras si celui-ci avait pu réaliser ses projets d'étudiant. Il passe par l'Université (succès académique), puis épouse une veuve qui a des rentes (succès financier - il ne pourrait être question d'autre chose) ce qui lui permet de travailler à son oeuvre: De la Raison chez les Grecs (honneurs et considération, - succès menant à la gloire, académie etc.). Vallès en fait la caricature d'un intellectuel sadique et prétentieux, s'affirmant en vertu d'une vision du monde archaïque, ce qui suffit, cependant, pour en imposer à ceux qui respectent aveuglément les institutions. Il le couvre de ses sarcasmes les plus manifestes, les plus acerbes. La haine dont est l'objet Bergougnard rejaillit sur tous les autres personnages dont il est question dans ce chapitre, à l'exception de Louissette.

Jacques est un enfant maltraité par des parents parfois cruels, parfois inconscients, eux-mêmes opprimés. Louissette est une enfant martyre, battue sans raison en vertu d'un système d'éducation aberrant soutenu par un être dégénéré. Le cas de Louissette illustre de façon dramatique ce que l'auteur écrira plus tard: "L'enfant est à la merci des parents bêtes ou féroces, de ceux qui l'ont engendré ou de ceux qui l'ont élevé, et il faudra que le code soit déchiré pour que cela change".¹ Il n'emploie pas le sarcasme mais l'invective, lorsqu'il parle du traitement de Louissette, invective contenant un appel à l'indignation du lecteur.

Dès que son père approchait d'elle, son brin de raison tremblait dans sa tête d'ange.
 Et on ne l'a pas guillotiné, ce père-là! On ne lui a pas appliqué la peine du talion à cet assassin de son enfant, on n'a pas supplicié ce lâche, on ne l'a pas enterré vivant à côté de la morte!
 'Veux-tu bien ne pas pleurer', lui disait-il parce qu'il avait peur que les voisins entendissent, et il la cognait pour qu'elle se tût; ce qui doublait sa terreur et la faisait pleurer davantage. 2

Artifice narratif peut-être, mais qui fait frémir et donc qui réussit.

¹ Jules Vallès, in Le Réveil, 9 janvier 1882, extrait de Gaston Gille, Jules Vallès 1832-1885. Ses révoltes, sa maîtrise, son prestige (Paris: Jouve et Cie, 1941), entre pp. 457 et 461.

² Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 308.

Dans la première partie du chapitre, cependant, l'auteur s'acharne à rendre systématiquement ridicule ou repoussant le personnage de Bergougnard. C'est un homme sans substance, "...osseux, blême, toujours vêtu sévèrement",¹ qui débite des bêtises avec pédanterie. Vallès se plait à comparer son activité intellectuelle à des occupations purement mécaniques ou à des fonctions corporelles. Il réussit également, multipliant les comparaisons ainsi que d'autres procédés d'intensification, à accentuer la discordance entre le thème (activités socialement valorisées) et le phore (activités socialement dévalorisées). C'est simple et effectif. Par exemple, Bergougnard se comparant à la Raison: "Il dit cela presque en grinçant des dents, comme s'il écrasait un dilemme et en mâchait les cornes".² Et plus loin: "...il tord les arguments comme du linge, il veut raisonner serré, lui, il ne veut pas d'une logique lâche, - ce qui le constipe, il paraît, et lui donne de grands maux de tête".³ Le thème de la constipation de Bergougnard donne lieu à nombre de sarcasmes, par exemple cette antimétabole: le médecin "...ne sait pas au juste si M. Bergougnard est philosophe parce qu'il est constipé, ou s'il est constipé parce qu'il est philosophe".⁴ L'auteur développe encore ce thème, l'appelant

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 301.

²Ibid., p. 302.

³Ibid., p. 302.

⁴Ibid., p. 303.

"...cette statue vivante de la constipation",¹ et se rendant jusqu'à l'invective avec cette syllepse oratoire dévastatrice: "...de M. Bergougnard, qui avait les entrailles embarrassées, comme homme, mais qui n'en avait pas comme philosophe...".² Vallès n'a aucune pitié pour lui; il le montre indigne de toute compassion. C'est un monstre qui illustre commodément les attitudes et les thèses de l'auteur.

Le Collège, les Professeurs, le Peuple

Les influences prépondérantes dans la vie d'un enfant sont la famille et l'école. Il nous est donné, avec le personnage de Mme Vingtras, un regard critique sur la famille. Avec le père Vingtras, nous voyons l'effet simultané de la famille et du collège (comme milieu de travail) sur une personne et son comportement. La critique de l'Université y est mitigée par d'autres facteurs: le lien entre Jacques et son père, la caractérisation du père qui est lui-aussi victime, le fait qu'il conserve quelque humanité, à l'encontre de Bergougnard, par exemple, qui n'en a aucune et qui représente surtout un type d'être méprisable et haïssable. L'attaque menée par Vallès contre l'Université, dans L'Enfant, prend une autre allure,

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 304.

²Ibid., p. 304.

cependant, lorsqu'il introduit les professeurs et la vie de collège de Jacques. Il donne alors libre cours à la raillerie et au sarcasme fondés sur des caractérisations sommaires de personnages. Presque des caricatures. On y rencontre les salauds, les imbéciles, les inconscients et les pédants.

Il n'y a guère de professeurs aussi méprisables que Bergougnard, qui n'enseigne d'ailleurs plus. Tout autre personnage de ce genre serait d'autre part superflu. Vallès ne met Jacques directement en conflit qu'avec un maître qui lui ressemble un peu: Turfin. Comme Bergougnard, il est affublé d'un physique déplaisant: "...il a la lèvre d'en bas grosse et humide, des yeux bleus de faïence, des cheveux longs et plats".¹ Il est également cruel et prétentieux: "Il a du mépris pour les pions, du mépris pour les pauvres, maltraite les boursiers et se moque des mal vêtus".² Vallès se borne à dépeindre avec mépris ceux qui ne peuvent subsister qu'en rabaisant les autres. Il est suffisamment établi dans le récit que le conformisme et la morgue sont à l'encontre de la liberté qu'il suffit à l'auteur d'insister sur ces caractéristiques, ainsi qu'il le fait dans cette citation, pour dévaloriser le personnage.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 189.

²Ibid., p. 189.

Il en est d'autres, par contre, ceux que nous avons nommé les imbéciles, qui fournissent matière à des railleries allant jusqu'à la farce. Ils deviennent presque des clowns, leur physique correspondant à leur intellect, jusqu'aux noms que l'auteur leur donne. Beliben, par exemple, est un être mignable, (dont Vallès fait le représentant ridicule de l'enseignement religieux traditionnel), qui s'acharne à démontrer que tout est nécessairement pour le mieux puisque Dieu existe non seulement infailliblement, mais également avec infaillibilité. Il a tout juste assez de suffisance pour inviter le persiflage; Vallès emploie volontiers des comparaisons dévaluatrices:

Il aimait à prouver l'existence de Dieu, mais si quelqu'un glissait un argument, même dans son sens, il indiquait qu'on le dérangeait, il lui fallait toute la table, comme pour une réussite.

Il prouvait l'existence de Dieu avec des petits morceaux de bois, des haricots. 1

Cela culmine avec une petite scène où Beliben est tout à fait ridicule avec ses accessoires. C'est ainsi que plus tard Vallès y reviendra avec une sorte de vengeance, et s'en servira pour attaquer l'idéologie derrière le personnage:

On doit faire ce que les parents ordonnent, puis c'est leur pain qui est sur le tapis. Laisse-toi moquer et frapper, souffre et pleure, pauvre enfant, fils du professeur... Puis les principes!

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris.: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 46.

'Que deviendrait une société, disait M. Beliben,
 une société qui... que... Il faut des principes...
 J'ai encore besoin d'un haricot...'
 J'eus la chance de tomber sur Rosée. 1

Le sarcasme est d'autant plus féroce que Jacques avait la permission tacite d'infliger une raclée à Rosée qui non seulement ne jouissait pas de la protection d'aucune Autorité, mais avait encore le malheur d'être le neveu d'un conseiller municipal déconsidéré.

Il y a quelques personnages qui font pendant au type Beliben, la bêtise en moins. Ils sont surtout distraits, mais à tel point qu'ils ne peuvent concevoir le monde qu'en relation à leur spécialité, ce qui les plonge aisément dans l'absurde. Ce sont des excentriques, bercés par une douce folie, qui ne tentent aucunement d'imposer leur vision du monde, et dont Vallès se moque doucement. Ainsi M. Chalmat qui après vingt ans de réflexion découvre qu'il n'y a non pas sept mais huit facultés de l'âme. Il fait cadeau de cette découverte à Jacques qui s'en servira à l'examen de bachot et, en conséquence, sera recalé. Ou bien le professeur d'histoire naturelle qui examine les entailles sur le visage de Jacques, entailles causées par l'emploi inexpérimenté et prématuré du rasoir:

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 134.

Il s'arrête pensif et m'interroge.
 'Te penches-tu pour qu'il t'égratigne?
 -Quelquefois. (Je dis ça pour me fichier de lui)
 -Pas toujours?
 -Non, m'sieur.
 -Pas toujours! - C'est donc les moeurs du chat
 qui changent... Après avoir été donné, pendant
 des siècles, de haut en bas, le coup de patte
 est donné maintenant de droite à gauche... bi-
 zarrerie du grand Cosmos! métamorphose curieu-
 se de l'animalisme!' 1

Ce pastiche de raisonnements pseudo scientifiques illustre narquoisement une forme de myopie intellectuelle.

Les pédants sont traités de façon semblable, mais ils paraissent plus ridicules parce qu'ils sont davantage pleins d'eux-mêmes. Vallès les décrit cavalièrement, comme des gens sans conséquence qui n'ont de substance que leurs discours ornés, que des idées empruntées et incomprises:

Comme mon professeur de cette année est serin!
 Il sort de l'Ecole normale, il est jeune, un peu chauve, porte des pantalons à sous-pieds et fait une traduction de Pindare. Il dit arakné pour araignée, et quand je me baisse pour rentrer mes lacets dans mes souliers, il me crie: 'Ne portez pas vos extrémités digitales à vos cothurnes.' De beaux cothurnes, vrai, avec des caillots de crottes et des dorures de fumier. 2

Vallès ajoute à la raillerie en se servant d'allitérations ainsi qu'en accentuant la discordance entre le style et l'objet décrit.

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), pp. 335-336.

²Ibid., p. 313.

D'autres fois, l'auteur leur fait proférer des incohérences, tel le professeur qui s'exprime avec "esprit" sur le nombre d'absents au cours: "Je vois ici beaucoup d'élèves qui n'y sont pas".¹

De tous les personnages représentant le corps enseignant, il n'y en a guère qui échappent à une forme ou une autre de sarcasme, sauf ceux qui sont également victimes et qui témoignent de l'iniquité du système. Par exemple, Pichon, un maître, se plaint d'un domestique et se mérite ainsi cet éloge de la part du proviseur: "M. Pichon est un imbécile qui n'a pas de protections, qui achète cent francs de bouquins pour faire son livre d'étymologie et qui porte des habits qui nous déshonorent".²

De tels maîtres ne peuvent guère produire des élèves très éclairés, surtout vu la qualité et le contenu de leur enseignement, ce dont Vallès ne se lasse pas de se moquer. Un système pédagogique fondé sur le culte du passé, de la gloire nationale, sur des façons de penser où il n'est pas permis de questionner, forme des idiots qui ne savent pas réfléchir. De certains camarades de classe, Jacques dit: "Ils parlent toujours, mais toujours de la même chose, - de celui-ci qui a eu un prix, de celui-là qui a failli l'avoir; il y a eu un barba-

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 354.

²Ibid., p. 199.

risme commis par Gerbidon, un solécisme par...".¹ Vallès s'en moque en réduisant l'enseignement à une tâche mécanique dépourvue de sens. Jacques est appelé à étudier les facultés de l'âme un peu en avance du programme: "Il y a sept facultés de l'âme. 'Comptez sur vos doigts, c'est plus facile,' dit le maître".² Plus encore, cependant, que la mémorisation irréfléchie, l'auteur raille la manie de l'imitation des auteurs reconnus, le plagiarisme et le pillage des 'sources'. Il est certainement à propos que l'originalité et la spontanéité soient pénalisées dans un monde où l'initiative est découragée en faveur du respect aveugle de la hiérarchie:

On nous donne parfois un passage à traiter en narration. J'y mets mes souvenirs.
'Vous avez fait de mauvais devoirs cette semaine,' me dit le professeur, qui n'y retrouve ni du Virgile, ni de l'Horace, si ce sont des vers; ni des guenilles de Cicéron, si c'est du latin; ni du Thomas ni du Marmontel, si c'est du français.

3

Jacques s'en tire "...par le retapage et le ressemelage...".⁴ Comme son père, ses professeurs, qui vivent une existence fautive, leur travail n'ayant qu'une relation factice à leur vie quotidienne, Jacques est soumis à un régime qui peu à peu le

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 345.

²Ibid., p. 403.

³Ibid., p. 288.

⁴Ibid., p. 317.

divorcera également du monde extérieur aux murs du collège. Vallès oppose simplement le concret à l'abstrait, le présent au passé, pour accentuer la divergence entre la vie et le collège, et en ridiculiser l'enseignement:

Ce n'est pas dans les latrines de Vitellius que je vais, quand je sors de la classe. Je n'ai pas été en Grèce non plus! Ce ne sont pas les lauriers de Miltiade qui me gênent, c'est l'oignon qui me fait du mal. Je me vante, dans mes narrations, de blessures que j'ai reçues par devant, adverso pectore; j'en ai bien reçu quelques unes par derrière. ¹

L'auteur n'oublie pas non plus le baccalauréat qu'il couvre de sarcasme en reprenant tous les sujets de ridicule déjà employés. Il raille les rivalités mesquines entre les diplômés de province et ceux de Paris - avoir étudié à Paris, c'est s'être "...abreuvé aux grandes sources",² - entre un professeur aigri, Gendrel, qui est "...jaune comme un coing, avec des lunettes comme celles de Bergougnard",³ et le doyen, qui reçoit favorablement la traduction de Jacques. Le professeur de mathématiques fait sa cour au doyen, et lorsque Jacques répond qu'un pendule compensateur, c'est un pendule qui compense, il adresse ce commentaire au doyen: "Il est intelligent".⁴ Jacques rate le bachot, cependant, parce qu'il dit, en réponse

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 316.

²Ibid., p. 405.

³Ibid., p. 405.

⁴Ibid., p. 406.

à Gendrel, qu'il y a huit (au lieu de sept) facultés de l'âme, ce qui lui donne l'occasion de se moquer de l'esprit borné des assistants: "La foule se retire en se demandant qui je suis, ce que je veux, et où l'on en arriverait si l'on jouait ainsi avec l'âme; je renverse les bases sur lesquelles repose la conscience humaine".¹ Le coup porte, car l'auteur pastiche habilement le type de raisonnement des partisans de l'ordre et de la tradition.

L'Enfant est, c'est évident, un livre polémique dans lequel Vallès s'en prend à tout ce qu'il abhorre. En raillant impitoyablement ses parents, c'est la famille qu'il attaque afin d'exposer avec force le problème des enfants opprimés. En tournant l'Université en dérision, il y expose tout ce qu'il s'y trouve de faux, professeurs non qualifiés, nommés grâce à leurs protections, discipline arbitraire, enseignement régressif, sans pertinence à la société en général. Il tâche en quelque sorte de faire le procès de la société bourgeoise en la citant au tribunal du ridicule. Il s'insurge contre tout ce qui amoindrit l'homme.

Il y a, cependant, une exception à ses incessantes attaques: ceux qu'il appelle le Peuple. Le Peuple, comparé à son milieu scolaire et familial, représente la Réalité, la

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 408.

source véritable des valeurs. Libre à Paris quelque temps, Jacques remarque: "J'ai été mêlé à la foule, j'ai entendu rire en mauvais français, mais de bon coeur. J'ai entendu parler du peuple et des citoyens, on disait LIBERTE et non pas LIBERTAS".¹ A travers tout le récit, Vallès invoquera un peuple libre et heureux, ouvriers et paysans, l'opposant aux intellectuels névrosés ou dégradés. Parfois de biais, mettant côte à côte l'Oncle Joseph, menuisier intelligent et narquois, et Beliben, professeur prétentieux et stupide. Ou bien il contraste l'atmosphère qui règne dans leurs établissements respectifs: "Le cabaret crie, embaume, empeste, fume et bourdonne. A deux minutes de là, le collègue moisit, sue l'ennui et pue l'encre".² Vallès ressuscite la bonhomie du Peuple, le montre presque pauvre et heureux.

Il entretient également la notion du travail non aliéné, de l'homme directement en contact avec les moyens de production ainsi que le produit de leur labeur. Il prend comme exemple menuisiers, cordonniers ou paysans. Il est d'ailleurs de peu d'importance que ses notions soient fondées ou non car son intention principale reste polémique et il ne cherche nullement à révéler un mode de vie idéal. Lorsque Jacques hante

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 394.

²Ibid., p. 42.

les cafés de Paris, avec la permission de sa mère, il se passionnera pour le journalisme et songera même à s'engager comme garçon de bureau: le journalisme est une forme d'action perceptible. Il ne veut pas subir le sort du pauvre type, bachelier en guenilles, qu'il aperçoit lavant son mouchoir au bord de la Seine. Il n'y a d'ailleurs pas de héros, aucun personnage clairement dessiné, seulement l'idéal de l'homme libre contrôlant sa propre destinée à l'encontre de M. Vingtras soumis au proviseur et à tous les autres chefs et leurs séides.

CONCLUSION

I

Nous n'avons pas cherché, au cours de ce travail, à réduire chaque exemple d'humour et de sarcasme à une seule des six formes de décalage esquissées dans l'introduction. Il n'était pas question, nous l'avons déjà indiqué, d'imposer une forme de classification quelconque à ces figures, classification nécessairement arbitraire dans notre étude puisque nous ne traitons qu'une oeuvre d'un seul auteur. Nous avons plutôt tenté d'analyser aussi rigoureusement que possible un certain nombre de passages afin de mettre en évidence les divers moyens (aussi bien idéologiques que stylistiques et narratifs) dont s'est servi l'auteur pour faire naître l'humour et le sarcasme.

Nous avons ainsi remarqué que de nombreux cas ne tenaient que difficilement dans une seule de ces six catégories, d'autant plus que celles-ci sont étroitement apparentées. Par exemple, le décalage entre une idée et son expression ou entre le ton et le sentiment est souvent fondé sur une suspension de valeurs (c'est-à-dire un arrêt de jugement: philosophique, affectif, ou autre). C'est particulièrement évident chez la mère Vingtras, faute d'éducation, et chez Jacques enfant, faute d'expérience. D'autre part, il arrive qu'un seul passage contienne à la fois de l'humour et du sarcasme; - comme nous l'avons

vu au chapitre II, page 46 -; le texte invite alors un certain nombre d'interprétations qui ne sont pas nécessairement incompatibles. Nous croyons, cependant, qu'en dépit de ces inconvénients, peut-être inhérents à l'étude de ce genre de phénomènes, ce type d'analyse entraîne certaines observations pertinentes dans une vue d'ensemble portant sur la relation entre l'auteur, les personnages, et le mode narratif.

Nous avons souligné la préférence de Vallès pour un certain nombre de figures telles que la métabole, la gradation (contenant fréquemment un terme discordant), l'accumulation, l'énumération et plusieurs formes de répétition, toutes figures pouvant servir à mettre en évidence. Il s'en sert surtout pour accentuer l'opposition entre les valeurs concrètes et authentiques du peuple (travailleurs et paysans) et les valeurs abstraites et non pertinentes du monde bourgeois. Il emploie généralement la comparaison (parfois discordante due à l'usage d'un terme trop concret pour désigner des valeurs ou des occupations abstraites, de façon à les dévaluer) de préférence à la métaphore. Il favorise également l'antithèse, facilement reconnaissable, ainsi que les oppositions flagrantes (telles celles entre la rue et le cabaret) et même l'antimétabole, telle: "...ma jeunesse s'éveille, ma mère dort. ...ma jeunesse s'éteint, ma mère est éveillée!".¹ Vallès se pique rarement de

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 254.

subtilités inutiles lorsqu'il y a moyen de faire le point directement, même s'il faut pour cela accumuler figures de style et de pensée.

Si nous considérons la façon dont il se sert de l'allusion, nous remarquons qu'il prend soin à ce que leur sens soit immédiatement apparent. Lorsqu'il compare le père Vingtras à Brutus, l'allusion est sarcastique parce que trop pertinente dans le contexte. Le décalage est ailleurs, entre le personnage et la société, et c'est sur ceci que l'auteur insiste dans le récit. En d'autres occasions, le sarcasme est fondé sur une discordance dans l'allusion même, par exemple lorsqu'il dit de la mère Vingtras: "Ma mère se frappe le front, comme André Chénier".¹ La figure est juste, cependant, puisque Jacques décrit l'enthousiasme de la mère Vingtras lorsqu'elle l'exhorte à décrocher un prix au collège. Vallès raille également le monde bourgeois en donnant un exemple typique d'une certaine forme de raisonnement ou d'expression (voir surtout chapitre III, p. 67 et 68); le sarcasme découle souvent du décalage entre la réalité (présentée par l'auteur) et sa représentation par les personnages, et il est dirigé contre eux ou contre leur idéologie. Il y a finalement les cas où l'auteur fait allusion à quelque aspect du récit même, c'est-à-dire à un trait de caractère d'un

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 155.

personnage, à un thème développé antérieurement (en particulier: amour égale fouet), ou même à une pointe de sarcasme qu'il reprend plus loin. Il y a nombre d'exemples de ce dernier cas, ainsi Jacques qui compare la couleur d'un habit que lui a confectionné sa mère à celle d'un cornichon¹ comparaison reprise plus tard par un officier à la distribution des prix: "Enlevez l'enfant aux cornichons!".² Bien que ce cas confine à l'humour de l'absurde, nous l'avons choisi parce qu'il est typique du style tranchant de l'auteur.

Il serait intéressant de déceler des correspondances entre les personnages et les mécanismes (procédés, figures) des formes d'humour ou de sarcasme dont ils font l'objet. Ainsi, dans le troisième chapitre, nous avons remarqué que le père Vingtras, Bergougnard et les professeurs du collège, conformément à leur importance dans le récit, étaient l'objet de formes d'humour et de sarcasme de moins en moins variées et complexes (allant du sarcasme sans ambages à la caractérisation burlesque, par exemple Beliben). Lorsque nous considérons Jacques et la mère Vingtras, nous nous apercevons que les divers mécanismes que nous avons distingués dans l'introduction s'appliquent indifféremment à l'un ou à l'autre - sauf, évidemment le sixième cas (voir p. 11) qui ne constitue pas une exception-. Ils ne

¹Jules Vallès, Jacques Vingtras: L'Enfant (Paris: Le Livre de Poche, Gallimard, 1963), p. 61.

²Ibid., p. 63.

sont effectivement pas raillés de la même façon, mais la différence entre les formes d'humour et de sarcasme dont ils sont l'objet ne gît pas dans les procédés et figures employées par l'auteur mais dans le mode narratif et dans leur propre caractère.

En premier lieu, Jacques ne peut être l'objet de sarcasme, vu qu'il est aussi le narrateur: cela donnerait lieu à un contresens. Il peut y avoir auto-ironie, ce qui laisse toujours planer un doute sur le sens ou les intentions exactes, car un jugement ou un regard de la conscience sur elle-même manque nécessairement d'objectivité. Deuxièmement, il y a la question de l'inadéquation fondamentale entre ces deux personnages et la société bourgeoise telle que représentée dans le récit. D'une part, Jacques qui subit le processus d'adaptation, (éducation, assimilation des conventions, tabous, etc.) à la société auquel est soumis tout être humain dès sa naissance. Chaque lecteur a passé d'une façon ou d'une autre par cette phase, fait qui provoque, sinon un courant de sympathie, du moins une mesure de compréhension. De l'autre, la mère Vingtras qui est également inadaptée à la société, mais pour des raisons différentes, notamment son propre caractère (borné et frustré) et les valeurs qui lui ont été inculquées par son entourage (catholique et rural). Ayant passé de la condition de paysanne à celle de petite bourgeoise, elle ne peut en assimiler

les valeurs et règles de conduite et y fait perpétuellement figure d'étrangère. En la personne de la mère Vingtras, Vallès individualise un phénomène social: la promotion d'un membre de la société d'une classe inférieure (paysannerie) à une classe supérieure (petite bourgeoisie). Il peut ainsi critiquer non seulement l'ambition de parvenir qui procède de valeurs inauthentiques et produit des gens malheureux et aliénés, mais encore l'idéologie bourgeoise et le système d'éducation, de conditionnement, par lequel elle est perpétuée. Le lecteur, d'autre part, n'éprouve pas pour la mère le même réflexe de sympathie que suscite l'enfant et souvent ne voit en elle que bêtise et hypocrisie.

En général, l'humour de caractère, s'il repose ultimement sur les mécanismes que nous avons analysés, découle à première vue de la forme du récit: trame, thèmes, personnages et leur interaction. En effet, une fois que l'auteur a développé un personnage, que celui-ci a été intégré dans l'action et mis en rapport avec les autres protagonistes, il assume un certain rôle dans l'esprit du lecteur à mesure qu'il lui devient de plus en plus familier. Par exemple, un personnage comique évoquera presque automatiquement le rire, un personnage antipathique l'animosité. Dans le premier cas, il existe toujours une certaine forme de décalage, mais le lecteur réagit souvent mécaniquement: il rira peut-être d'un personnage comique même si dans une scène particulière celui-ci ne l'est pas. Certains types extrêmes

de ce cas sont les bouffons et les fous des rois, ou même les figures d'Arlequin et Polichinelle auxquelles le public réagit d'une certaine façon, par convention. (Il y a peu de personnages aussi tragiques que les fous de cour, et pourtant ils provoquaient le rire et non la sympathie.) Dans le récit, la mère Vingtras subit une transformation analogue (le père Vingtras et Bergougnard aussi mais ils sont moins importants). L'auteur se moque d'elle simplement par allusion à un trait de caractère qui évoque alors tout le personnage. Même si elle est considérée avec plus de sympathie vers la fin du récit (voir Chapitre II, pp. 61-64), son caractère reste fondamentalement inchangé, et le dernier passage (cité chap. II, p. 64) provoque quand même le rire malgré l'aspect profondément touchant de la scène. C'est ainsi que finalement, Jacques, à la fois acteur et narrateur, est le seul personnage qui demeure constamment humain tout au long du récit.

II

Si L'Enfant est un roman autobiographique, il n'est cependant pas une autobiographie fidèle, car Vallès omet ou change le caractère de certains événements: par exemple, le fait qu'il ait été envoyé à Paris en septembre 1848, non à cause d'une affaire quelconque avec une femme mariée mais à cause de sa participation aux manifestations et aux mouvements de jeunesse républicaine à Nantes. Son ardeur républicaine, (mieux qualifiée

de socialiste), ira grandissant avec l'âge. Journaliste militant, il sera représentant de la Commune, puis, à son retour d'exil, il reprendra la publication de son journal Le Cri du Peuple. Il s'assurera la collaboration de Jules Guesde et il mènera maintes campagnes en faveur des anarchistes poursuivis.

L'élément autobiographique est suffisamment présent dans le récit pour que Vallès y ait mis toute l'âpreté avec laquelle il songeait à sa propre enfance, qui ne fut pas tendre. Il écrit à son vieil ami A. Arnould: "Ma mère m'a fatigué de ses sollicitudes, dans le temps, il va y avoir dans quelques années un demi siècle: J'ai encore des colères bleues quand j'y pense... (Mme Vallès était persuadée qu'il avait des vers intestinaux.). Ces vers ont été le prétexte de soixante-dix roulées qui devaient rudement me secouer le ténia si je l'avais".¹ Ainsi, ses parents ont certainement servi de modèles pour les personnages toutefois simplifiés sinon stéréotypés du père et de la mère Vingtras. C'est ce mélange de souvenirs, racontés avec une âpreté et une fougue caractéristiques, et de politique militante, - acharnement à lutter contre toutes les injustices -, qui donnent à L'Enfant son aspect polémique et qui lui conservent également son attrait et son actualité.

¹Jules Vallès, Le Proscrit, Correspondance avec Arthur Arnould. Préface et notes de Lucien Scheler. (Paris: EFR, 1950), pp. 113-114.

Vallès n'a jamais pu concevoir la littérature séparée des problèmes politiques. Dans un article en réponse à Paul Alexis qui reprenait les arguments de Zola en faveur d'un naturalisme apolitique, il rappelle certains livres et auteurs persécutés (dont lui-même) sous le Second Empire ainsi que sous la IIIème République et ajoute que la liberté d'expression est souvent conquise l'arme à la main. "Il en est ainsi, mon cher, et laissez-moi ajouter que l'homme qui dit n'avoir pas d'opinions politiques, en a une. Il est le collaborateur et le complice de tous ceux qui ont mis la main sur le pouvoir, le pied sur la gorge de la Patrie".¹ L'auteur lui-même n'a guère besoin d'avoir des opinions révolutionnaires: il peut même écrire avec des intentions réactionnaires. Balzac en est un exemple frappant que Vallès citera maintes fois, notamment dans un article intitulé "La Révolution Littéraire". Si la Révolution libère la littérature, la littérature, elle, prépare la Révolution: "Est-ce-que les socialistes socialisants ont écrit contre la famille, la vertu et l'or, des pages plus cruelles que Dumas fils, Flaubert, de Goncourt, Zola?".²

Il se méfie cependant des partis, politiques ou littéraires. Cela ne sert à rien d'abolir le culte de l'antiquité

¹Jules Vallès, "Ingrats", dans Le Réveil, 1er août 1882. Voir du même auteur: Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires. Préface et notes de Roger Bellet. (Paris: EFR, 1969), p. 434.

²Article dans Le Réveil, 29 juillet 1882. Voir du même auteur: Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires. Préface et notes de Roger Bellet. (Paris: EFR, 1969), p. 425.

pour le remplacer par celui de la Révolution. Il remarque avec clairvoyance que les hommes sont départagés par le hasard et qu'ils s'égorgent les uns les autres sans haine particulière pour l'individu abattu:

La naissance, l'éducation, le berceau, le collège: le bien ou le mal débute dans la vie, plantant les hommes de ce côté-ci ou de l'autre de la barricade. Je ne veux rien y voir et j'épaule contre les camarades comme ils tirent sur moi quand on est acculé à la lutte. 1

Il reproche aux Naturalistes leurs champs d'observation limités: ils ignorent la bourgeoisie et la province où se passent tant de choses sordides, où se trouve tant de souffrance qui, pour n'être pas spectaculaire, n'en est pas moins réelle. Vallès aura également toujours été hostile aux écrivains qui glorifient la bohème: il n'y a absolument rien d'enviable ni d'exaltant à crever de maladie et de faim. C'est ce qu'il exprime dans un article sur Dickens:

Saluons donc ce romancier qui vient, sans panache à sa plume et sans cocarde à son chapeau, raconter des drames simples, où ceux qu'il met en scène sont de bonnes gens du 'brave monde'....
...toujours le grotesque marche à côté du grandiose, le bouffon coudoie la victime, et ce n'est pas seulement le drame, mais c'est aussi la comédie de la souffrance. 2

¹Jules Vallès, Article dans Le Réveil, 19 et 23 septembre 1882. Voir du même auteur: Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires. Préface et notes de Roger Bellet. (Paris: EFR, 1969), p. 443.

²Jules Vallès, Article dans Le Courrier du Dimanche, 17 septembre et 1er octobre 1865. Voir du même auteur: Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires. Préface et notes de Roger Bellet. (Paris: EFR, 1969), pp. 176-177.

C'est dans cette perspective que Vallès, dix ans après cet article, écrit son roman, sans adhérer à une doctrine, sans clamer une Vérité, sans se préoccuper autrement d'effets littéraires, mais en tâchant de rester honnête et sincère vis-à-vis de lui-même et de son public. Il réduit au minimum les inventions narratives et stylistiques afin de rester aussi simple et direct que possible. Le mode narratif qu'il a choisi convient particulièrement à cette fin: l'élément autobiographique lui permet de se raconter lui-même, d'être présent dans le récit sans avoir recours à des stratagèmes élaborés, et le style ironique, combinant humour, sarcasme, et même burlesque, rend possible le traitement sans ambages des sujets qui l'ont préoccupé toute sa vie. C'est effectivement ce qu'il dit lui-même dans une lettre à Hector Malot:

Ce n'est pas du talent, c'est la bonne fortune du souvenir, un stock de sensations vertes: c'est le procès de la 'famille' - Je vais faire celui de là religion, de la patrie, de la propriété et du succès, avec l'arme de l'ironie toujours, un poignard à manche joli, à reflet de lame bleue, avec une petite larme blanche au bout et des taches de sang dans le fil. 1

Si Vallès demeure non seulement lisible mais encore actuel aujourd'hui, c'est qu'il a pu, à l'encontre de nombre de ses contemporains, se libérer des préjugés du romantisme et contempler la société avec une lucide clairvoyance.

¹Jules Vallès, Correspondance avec Hector Malot. Préface et notes de Marie-Claire Blancquart. (Paris: EFR, 1968), p. 116.

BIBLIOGRAPHIE

I

Le texte dont nous nous sommes servi est celui du Livre de Poche,
Vallès, Jules

Jacques Vingtras: L'Enfant
(Paris: Edition du Livre de Poche, Librairie
générale française et Gallimard, 1963)

Cette édition reproduit le texte de la dernière édition revue par
l'auteur. Nous reproduisons les indications données par G. Gille
sur cette dernière édition:

1884.-- Jacques Vingtras: L'Enfant, par Jules Vallès.
Edition illustrée de 12 eaux-fortes par Re-
nouard. 100 exemplaires numérotés sur Japon,
2 états. Editeur: A. Quantin, 15 fr.
In-8, 380p.

II

Les Oeuvres Complètes de Jules Vallès sont en cours de publica-
tion aux Editeurs Français Réunis. Ce sont les plus accessibles
et les plus complètes à moins de refaire le travail de G. Gille.
Nous en donnons la liste ci-dessous:

Vallès, Jules Jacques Vingtras. L'Enfant, avec une préface de
Lucien Scheler (Paris: EFR, 1964)

" Jacques Vingtras. Le Bachelier, avec une préface
de Francis Jourdain, nouvelle édition augmentée
d'inédits (Paris: EFR, 1955)

" Jacques Vingtras. L'Insurgé, avec une préface de
Marcel Cachin, nouvelle édition augmentée d'iné-
dits et de notes nouvelles (Paris: EFR, 1967)

" Jacques Vingtras. Le Proscrit. Correspondance
avec Arthur Arnould. Préface et notes de Lucien
Scheler (Paris: EFR, 1950)

- Vallès, Jules La Rue à Londres. Avec une préface de Lucien Scheler (Paris: EFR, 1951)
- " Le Cri du Peuple. Avec préface et notes de Lucien Scheler. Edition revue et corrigée. (Paris: EFR, 1970)
- " Les Réfractaires. Avec une préface de René Lacôte (Paris, EFR, 1955)
- " Un Gentilhomme. Avant-propos de Lucien Scheler. suivi de Les Blouses. Préface de Jean Dautry (Paris: EFR, 1957)
- " Correspondance avec Hector Malot. Préface et notes de Marie-Claire Blancquart (Paris: EFR, 1968)
- " La Rue. Préface et notes de Pierre Pillu (Paris: EFR, 1969)
- " Littérature et Révolution. Recueil de textes littéraires. Préface et notes de Roger Bellet (Paris: EFR, 1969)

III

Essais de bibliographie sur Jules Vallès, complétant le travail de Gaston Gille, c'est-à-dire, à partir de 1941.

- Arthur, J "En relisant Vallès", Ecrits de Paris, no. 276, décembre 1968, pp. 83-92.
- Ayguespars, Albert Petit Musée Littéraire (G. Sand, Ch. de Coster, J. Vallès, Ch.-L. Philippe, etc) (Bruxelles: Association d'écrivains socialistes, 1959)
- Bellet, Roger Les Francs-parleurs. Introduction, choix de textes et notes par R. Bellet. (Paris: J.-J. Pauvert, 1965)
- Bellet, Roger "Vallès journaliste au Progrès de Lyon et l'histoire", Cahiers d'histoire, no. 9, 1964, pp. 187-198.
- Bellet, Roger "Littérature et société selon Jules Vallès", Europe, no. 431-432, 1965, pp. 238-247.

- Bellet, Roger "Jules Vallès journaliste devant le roman réaliste (1864-1865)", Revue des Sciences Humaines no 119, 1965, pp. 353-385.
- Bellet, Roger "Vallès à la recherche de son vocabulaire politique", Europe, no 471-3, 1968, pp. 112-135.
- Bellet, Roger "Quatre écrivains, quatre réalistes", Europe, no 471-3, 1968, pp. 152-171.
- Bellet, Roger "Une correspondance Vallès-Zola", Europe, no 471-3, 1968, pp. 171-182.
- Bellet, Roger "Vallès, Lachaud, Louis Blanc", Europe, no 471-3, 1968, pp. 135-152.
- Bellet, Roger et Scheler, L. "Baudelaire et Vallès", Europe, no 456-7, avril-mai 1967.
- Blancquart, Marie-Claire "Les lettres de Vallès à Hector Malot", Europe, no 471-3, 1968, pp. 182-199.
- Blancquart, Marie-Claire et Scheler, Lucien "Une pièce inédite", préface à La Commune de Paris de Jules Vallès, Europe, no 471-3, 1968, pp. 77-83.
- Blancquart, Marie-Claire et Scheler, Lucien "Bio-bibliographie", Europe, no 471-3, 1968, pp. 203-212.
- Bonfantini, M. "Vallès e l'impressionismo letterario", in Ottocento francese de M. Bonfantini (Torino: 1966), pp. 231-242.
- Bromberg, Victor "Vallès and the Pathos of Rebellion", in The Intellectual Hero, Studies in the French Novel, 1880-1955 by Victor Bromberg, (Philadelphia and New-York: J.B. Lippincott Co., 1960)
- Camproux, C. "La langue et le style de Vallès" Les Lettres Françaises, 22 août 1957.
- Cantoni, E. "Letteratura e politica nel secondo Ottocento francese. Zola e Vallès. Rivista de letteratura moderne e comparate, (Firenze) no 17, 1964, pp. 215-232.
- Daix, P. "Vingtras face aux paysans", Les Lettres Françaises, 6 juin 1957.

- Dubois, Jacques "La caricature d'une société dans L'Enfant de Jules Vallès", Revue des Langues Vivantes, Bruxelles, XXIV, 1957, pp. 373-376.
- Dubois, Jacques "Une page de L'Enfant de Jules Vallès", Cahiers d'analyse textuelle, Paris, no 2, 1960, pp. 61-67.
- Dubois, Jacques "Romanciers français de l'instantané au XIX^e siècle", (J. et E. de Goncourt, J. Vallès, A. Daudet, P. Loti), Académie royale de langue et de littérature française, Bruxelles, 1963.
- Edmonds, Barbara P. "In Search of Jules Vallès", French Review, no 40, pp. 636-642.
- Emmanuel, P. "La conscience dans le mal", in Le monde est intérieur, de P. Emmanuel, (Paris: 1967), pp. 113-131.
- Fabre, F.E. "Vallès et le naturalisme", Les cahiers naturalistes, no 8-9, 1857.
- Fallois, Bernard de "La malchance de Vallès", Revue de Paris, Janvier 1955.
- Françon, M. "Lettre autographe de Vallès", Studi Francesi, (Torino), no 13, 1969.
- Gille, Gaston Jules Vallès 1832-1885. Ses révoltes, sa maîtrise, son prestige. Préface de Lucien Descaves, 2 vol in-8 dont un de bibliographie (Paris: Flammarion, 1941)
- Goblot, J.J. "Jules Vallès et Balzac", Europe, no 144, décembre 1957, pp. 23-28.
- Goblot, J.J. "Jules Vallès et les femmes", Europe, no 144, décembre 1957, pp. 28-34.
- Goblot, J.J. "Vallès et la conscience professionnelle", Les Lettres Françaises, 2 avril 1959.
- Guillemin, Henri "Le cas Vallès", Journal de Genève, 10-11 octobre 1964.
- Guillemin, Henri "Le dossier Vallès aux archives de la police", Europe, avril-mai 1966.
- Hannaert, L. "A propos de Vallès", Synthèses, no 233, octobre 1965, pp. 94-106.

- Heinze, H. "Shlkontik und Gesellschaftsntik bei Vallès",
Wissenschaftliche Zeitschrift de Martin Luther
Universität Halle-Wissenberg, no 8, 1958-9,
pp. 737-748.
- Hirsh, Michel-Léon Jules Vallès L'Insurgé
(Paris: Editions du Méridien, s.d., -1948-)
- Juin, Hubert "Un écrivain considérable",
Les Lettres Françaises, 27 novembre 1968.
- Juin, Hubert "Vallès l'actuel",
Les Lettres Françaises, 26 novembre 1969.
- Kaczynski, M. "Vallès écrivain politique, ses idées",
Roczniki Kumsnystyczne, 6, 3, 1957, pp. 93-
128.
- Kaczynski, M. "Vallès est-il l'auteur de L'Argent?",
Kwart. Neofil., no 13, 1966, pp. 431-433.
- Lacaze-Duthiers
Gérard de "Un résistant d'avant-hier, Jules Vallès",
Age Nouveau, no 28, 1948, pp. 28-31.
- Lanoux, Armand "Cézanne et Zola",
Revue de Paris, LXXIII, octobre 1965, pp. 56-
75.
- Maneuy, R. "Jules Vallès et Séverine",
Etudes de presse, no 12, 1955.
- Mellot, Jean "L'Autre Petit Chose",
Humanités Modernes, no 11, 8 avril 1968.
- Muret, Maurice "La vie à Paris",
Le Mois Suisse, no 42, 1942, pp. 160-163.
- Nikolov, B. "Le lexique populaire dans l'oeuvre de Jules
Vallès", Annuaire de l'Université de Sofia,
Fac. Philologique 55, 2, Sofia, 1961, pp.
119-322.
- Palmiéry, René "L'Enterrement de Jules Vallès",
La Bataille, 30 avril 1947.
- Paraf, Pierre "Jules Vallès",
Europe, no 471-3, 1968, pp. 57-65.
- Pillu, Pierre "Autour d'un débat Jules Vallès- Alphonse
Daudet", Cahiers Naturalistes, no 31, 1966.
- Pillu, Pierre "Etat présent des études sur Jules Vallès",
Information Littéraire, XVIII, janv.-fév.
1966, pp. 8-16.

- Pillu, Pierre "Le Paris de Vallès",
Europe, no 471-3, 1968, pp. 66-77.
- Pinatel, J. "La trilogie de Jules Vallès",
L'Ecole, 21 janvier 1955.
- Reis, Joseph "Un écrivain de notre temps",
Europe, no 471-3, 1968, pp. 199-203.
- Roy, Claude, Le Commerce des classiques
(Paris: Gallimard, 1953), pp. 251-257.
- Ruchon, François "Jules Vallès",
Labyrinthe, no 2, 1944.
- Scheler, Lucien "Douze lettres de Jules Vallès à Arthur Ar-
nould", Europe, no 144, dec. 1957, pp. 3-23.
- Scheler, Lucien "Bio-bibliographie de Jules Vallès",
Europe, no 144, dec. 1957, pp. 35-42.
- Scheler, Lucien "Vallès et Béranger",
Europe, no 480-481, avril-mai 1969, pp. 162-
164.
- Stefanova, L. "Vallès critique littéraire",
Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté des
lettres 1957, (1963), pp. 387-440.
- Stefanova, L. "Vallès romancier",
Godisnik na Sofyskija universitet Filol. fa-
kultet 59, 2, (1965), pp. 585-675.
- Varloot, Jean "Vallès vivant",
La Pensée, nouvelle série no 35, mars-avril
1951.
- Vier, Jacques "Trois corsaires du journalisme au XIX eme
siècle, L. Veillot, H. Rochefort, J. Vallès",
L'Ecole, 24 mai 1952.
- Wurmser, André "Jules Vallès, l'insurgé",
Les Lettres Françaises, no 252, 1949.

IV

Liste d'ouvrages consultés portant sur l'ironie, l'humour, le sar-
casme, etc.

- Baldensperger, F. Etudes d'Histoire littéraire, I
(Paris: Hachette, 1902)

- Baudelaire, Charles "De l'Essence du rire" in
Curiosités esthétiques. L'Art Romantique
de C. Baudelaire. (Paris: Garnier, 1962)
- Bergson, Henri Le Rire, In Oeuvres
(Paris: P.U.F., 1959)
- Breton, André Anthologie de l'humour noir
(Paris: Livre de Poche, J.J. Pauvert, 1966)
- Du Marsais DES TROPES ou des différents sens dans les-
quels on peut prendre un même mot dans une
même langue. 3ème édition
(Paris: P.M. Nyon, 1787)
- Dupriez, Bernard Répertoire des figures de rhétorique
(Montréal: La Librairie des Presses de l'U-
niversité de Montréal, 1971)
- L'Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des
Sciences, des Arts, et des Métiers
(Neufchastel: Samuel Faulché et Co., MDCCLXV)
- Escarpitt, Robert L'Humour
(Paris: Collection Que Sais-je?, P.U.F., 1960)
- Fry, W.F. Sweet Madness: A Study of Humor
(Palo Alto, California: Pacific Books, 1963)
- Fontanier, Pierre Les Figures du discours
(Paris: Flammarion, 1968)
- Goldmann, Lucien Pour une sociologie du roman
(Paris: Collection Idées, Gallimard, 1964)
- Haury, Auguste L'Ironie et l'humour chez Cicéron
(Paris: C. Klincksieck, 1955)
- Jankélévitch,
Vladimir L'Ironie
(Paris: Flammarion, 1964)
- Leacock, Stephen Humour and Humanity
(London: Butterworth, 1837)
- Mansfield, L. Le Comique de Marcel Proust
(Paris: Nizet, 1953)
- Morier, H. Dictionnaire de poétique et de rhétorique
(Paris: P.U.F., 1961)
- Nardin, Pierre La Langue et le style de Jules Renard
(Paris: Droz, 1942).